

MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, MODE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART

NOVEMBRE 2012 - NUMÉRO 13

POLITIQUE

AMERICAN DREAM

CULTURE

SKYFALL, MUSE, SHAKA PONK, ASSASSIN'S CREED 3
LOOPER, L'ENFER, SAVAGES, GAMES OF THRONES, HEDI SLIMANE

ISSN 2259-7867

MAZEMAG.FR - PAR DES JEUNES, POUR DES JEUNES !

RETROUVEZ MAZE : FACEBOOK.COM/MAZEMAG ET TWITTER.COM/MAZEMAG

ÉDITORIAL

Baptiste Thevelein et Quentin Tenaud, Rédacteurs en Chef

Le numéro d'Octobre a eu un succès inattendu et nous a permis de penser à plus grand pour les prochains numéros, nous remercions encore GiedRé qui nous a accordé l'entretien du mois dernier que vous pouvez d'ailleurs encore lire. A l'heure où l'année s'achève presque, Maze commence à faire le bilan de l'année, tout en vous annonçant ce mois-ci les actualités culturelles les plus marquantes.

Nous ne pouvions pas ouvrir ce numéro par un peu de politique étrangère, Kevin vous parlera ainsi du rêve Américain dans son édito politique ayant comme thème les élections aux Etats-Unis, se déroulant ce mois-ci, et un quelques peu perturbées par l'ouragan Sandy. Novembre est décidément, un mois chargé et redouté, on ressort ses vêtements chauds, on allume les chauffages, et on se met près du feu avec Maze, pour dévorer toute l'actualité culturelle, nous y allons pour vous. Cette fois, nous sommes allés au concert de Shaka Ponk ainsi qu'à celui de Muse, et nous n'avons pas été déçus. Côté cinéma, c'est*Skyfall* et *Savages* qui ont retenu notre attention, ainsi que le film de 1985 mais d'une étrange actualité : *The Breakfast Club*. En littérature, retrouvez la troisième partie du Journal de Geller, une critique de la nouvelle trilogie à succès : *Cinquante Nuances* ainsi qu'une analyse du phénomène littéraire et cinématographique : *Games of Thrones*.

Retrouvez dans notre treizième numéro une masse de critiques musicales, cinématographiques, littéraires, d'actualité mode, jeux vidéo et art. Nous vous souhaitons une excellente lecture et vous donnons dores et déjà rendez-vous le 1er décembre pour un treizième et heureux numéro. A vos écrans, à vos souris, profitez et partagez, l'ensemble de l'équipe vous remercie du fond du cœur pour la confiance que vous nous apportez, et nous continuerons longtemps à vous proposer une actualité culturelle, pour les jeunes, par les jeunes, sans détours, sans hypocrisie.

Maze

hello@mazemag.fr

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. Numéro SIRET : 75179355500010. ISSN 2259-7867.

Les Directeurs de la publication sont Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze) et Quentin Tenaud (vice-président). Merci à Alfred.

L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann – 59100 Roubaix – France). Le Magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier.

mazemag.fr

facebook.com/mazemag

twitter.com/@mazemag

les inROCKuptibles et Alias présentent

PARIS • LILLE • CAEN • LYON • NANTES • MARSEILLE • TOULOUSE
DU 5 AU 13 NOVEMBRE 2012



PULP • HOT CHIP • SPIRITUALIZED
BENJAMIN BIOLAY
ALABAMA SHAKES • TINDERSTICKS
THE MACCABEES • CITIZENS!
MICHAEL KIWANUKA • ELECTRIC GUEST
THE VACCINES • ALT-J (▲)

HERE WE GO MAGIC • LESCOP • JUVENILES • POLIÇA
LAMBCHOP • WILLY MOON • KINDNESS • SAVAGES
YAN WAGNER • MAI LAN • SAINT MICHEL

WILD BELLE • TRISTESSE CONTEMPORAINE • NIKI AND THE DOVE • HALF MOON RUN
ARTHUR BEATRICE • DAUGHTER • HAIM • CAANDIDES • TEAM ME • PHANTOGRAM
PEACE • NO CEREMONY/// • PALMA VIOLETS • THE BOTS • MERMONTE
NORMANDIE INDIE CLUB AVEC GRANVILLE, THE LANSKIES, JESUS CHRIST FASHION BARBE
KITSUNÉ MAISON EN VRAI! #11 AVEC THEME PARK, SAINT LOU LOU, COASTAL CITIES

INFOS, BILLETTERIE ET PROGRAMMATION : LESINROCKS.COM
LOCATIONS : FNAC, CARREFOUR, GÉANT, FNAC.COM ET LESINROCKS.COM

d'après l'œuvre *Nebula Humilis* de Lola Guerrera / Voz'image – www.vozimage.com









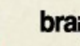
















France Inter

SOMMAIRE

LA RÉDACTION

Rédacteurs en chef

Baptiste Thevelein

Quentin Tenaud

Correctrices

Johanne Lautridou

Manon Mella

Coordinatrice rédaction

Célia Renart

Rédacteurs

Anaïs Philippe

Antoine Cauty

Antoine Delcours

Aurélie Jacqueline

Axel Viersac

June de Witt

Charline Valenchon

Chloé Tridera

Claire Leys

Clara Leroy

Clotilde El Kenza

Elise Verger

Emily Lingat

Emma Boittiaux

Enora Hereus

Eve Cottin

Ewelina Spiewak

Florence Bousquet

Gianni Santangelo

Jodie Blin

Juliette Kazandjian

Justine Targhetta

Kentin Alix-Morin

Kevin Dufreche

Laurie Montagner

Léa Sanchez

Léo Gerlin

Lisha Lecacheur Pu

Manon Gaberel

Manon Mella

Margot Pernet

Marine Roux

Marion Hermet

Marion Poncel

Maurane Tellier

Michael Pantoustier

Mickael Marino

Noa Coupey

Peter Coffin

Pierre Maillet

Pierre Van Godel

Rachel Portanier

Solène Lautridou

Thibault Comte

Victor Point

Yohan Fayard

American Dream

Oui chers lecteurs cet édito sera un petit peu particulier. Dans quelques jours en effet, les Américains auront un choix important à faire, peut-être même le plus important depuis quelques élections maintenant: continuer avec le démocrate président des Etats-Unis, Barack Obama, ou bien oser la rupture et le goût du risque avec le républicain Mitt Romney ? Réponse le 6 novembre prochain. Mais qu'est-ce qui nous fascine tant en France dans cette campagne américaine ? Alors que les Américains eux-mêmes ne se sentent pas totalement concernés, puisque en 2008 par exemple, seulement 63% d'entre eux se sont déplacés pour aller voter, quand le taux de participation en France lors de l'élection présidentielle avoisine toujours les 80%. En effet nous sommes souvent ébahis par cette manière de faire de la politique, politique spectacle, politique fantasque même des fois, on rêve nous aussi d'avoir des orateurs de la trempe de Barack Obama, ces meetings énormes où le candidat arrive sur fond de U2 et non pas de musique du "changement" composée par l'éminent Benjamin Biolay (mais c'est qui Benjamin Biolay ?). On rêve parfois que chez nous aussi il n'y ait que deux candidats, pour que les soirs électoraux de premier tour ne durent pas quatre heures deux soirs de suite, mais que les deux opposants d'affrontent durant trois débats, sur différents sujets, avec une classe époustouflante, de beaux sourires ultra bright et des cravates qui ne partent pas de travers. Quel que soit le prochain président élu, nous aurons à nouveau été fascinés par cette élection américaine. Qu'est ce que voteraient les Français ? Obama évidemment ! Il faut se rappeler qu'aux Etats-Unis, pays du libéralisme, l'échiquier politique est inévitablement décalé sur la droite, ce qui fait que Barack Obama ne fait pas vraiment office de candidat socialiste, mais également que le communisme est toujours vu comme le mal incarné. Partant de ce postulat, les Français votent pour le modéré. En effet, le profil avocat brillant passé gouverneur de l'Illinois puis président des Etats-Unis, cela convient mieux aux Français que la formule millionnaire mormon que propose le candidat républicain. Les propos de Romney et de son équipe ne lui donnent pas non plus l'avantage dans le coeur des Français: "le viol est une méthode de conception comme une autre", "rien ne justifie l'avortement car la vie est un don de Dieu". Je pense que là tout est dit. Alors le "rêve américain" il est double : pour les Français, la politique américaine importée de temps en temps dans notre vie publique serait agréable; pour les Américains, c'est celui de voir un jour un pays qui ne s'entre-déchirera plus entre les ultra-conservateurs d'un côté, et celui des gens modestes, des minorités ethniques de l'autre, celles qui croient au "Yes We Can" de 2008, mais qui pourraient bien être déçus du président Obama. Et peut-être que cela se verra dans les urnes mardi prochain.

Kevin Dufreche

Win McNamee/AP/SIPA

MUSIQUE

Shaka Ponk, le phénomène rock français

Dans l'ère de la musique commerciale et des titres sans lendemain, une dose d'espoir rock-électro arrivait en 2006 sur les ondes "La grosse Radio", Shaka Ponk, qui se révèle être un groupe original et explosif. Le groupe est méconnu en France alors qu'il connaît déjà une certaine notoriété en Allemagne, là où leur premier contrat fût signé. Le monde musical français et leur public s'élargira dés 2009 en France avec l'album Bad Porn Movie Trax contenant les titres qui font aujourd'hui leur popularité tels que "French Touch Puta Madre" et "How we kill stars".

Aujourd'hui, Shaka Ponk a tracé sa route et personne n'ignore leur nom, notamment grâce à la sortie de leur dernier album The Geeks and The Jerkin' Socks. Maze s'est rendu à leur concert de Grenoble ce 20 octobre pour goûter à ce retour au rock et (re)découvrir le phénomène qui fait aujourd'hui tant parler de lui dans tous les médias.



Devant la salle, toutes sortes de personnes attendent l'ouverture des portes : quelques enfants et des adultes, une bonne dose de fans et quelques curieux. Le groupe Shaka Ponk a la chance d'avoir un public varié, ce qui n'empêche pas une cohésion complète lors de leur show. Dés leur arrivée, la salle s'enflamme et ne sait où regarder entre les 6 membres survoltés et Goz, 7e membre du groupe, singe interactif aussi effrayant que très bon batteur lors de duels, eux aussi, interactifs. Shaka est un groupe fait pour la scène, sans aucun doutes, qui n'a peur de rien et fait participer son public. Il n'y a pour Frah, le chanteur emblématique, rien de plus naturel que de se jeter dans le public dés la 1ere chanson et de renouveler cette expérience plusieurs fois lors du concert qui ne durera pas moins de deux heures tandis que Samaha Sam danse et joue avec son public. Il faut dire que chaque membre du groupe apporte un petit ingrédient unique par son jeu ou son attitude qui donnent alors vie au concert et aux chansons. Mais où le groupe trouve-t-il toute cette énergie et cette inspiration pour nous offrir un tel spectacle, que l'on ne retrouve nul part ailleurs ? Les chansons sont toujours accompagnées par des vidéos rythmant leurs titres et leurs présences scéniques est quasi irréprochable. Ce sont donc tous ses ingrédients qui font leur succès, offrant leur énergie à leur public qui n'a peut de temps pour souffler. Il est alors propulsé dans une nouvelle dimension musicale délirante où les plus faibles ne verront pas la fin du concert, arrêtés par un malaise. C'est ça le rock de Shaka Ponk, du partage , de la sueur et beaucoup de fatigue. Lors de ses deux heures, le groupe est passé par tout ses standards, ne laissant aucune accalmie, commençant par " Shiza Radio" et enchaînant "Let's Bang", "My name is Stain" , I'm Picky" et le titre mythique "Sex Ball" déchaînant une foule survoltée et excitée.

choisir c'est

Crédits photos : © Bruno Fert - © Tom Chance / Getty Images - Thinkstock - > Avec l'aimable autorisation d'Eugenio Villca Maldonado
Imprimé par Une Impression sur papier FSC, à base d'encres végétales.

IMPACT n°2 : Choisir des produits équitables lo
des organisations de producteurs d'Amérique
participez à consolider le rôle des producteurs
plus forts, ils sont écoutés et légitimement reconnus

maxhavelaarfrance.org

Max Havelaar France
est une association loi 1901
à but non lucratif.

Avec le soutien de 

s'engager

abellisés Fairtrade / Max Havelaar, c'est renforcer le pouvoir Latine, d'Afrique et d'Asie. Par votre engagement, vous dans le développement de leur territoire : plus nombreux, s par les autorités politiques et les acteurs économiques.

Soyons juste équitables





Pour le rappel, le groupe nous a offert encore une demi-heure de délice offrant "Palabra Mi Amor", le dernier titre de leur dernier album en duo avec Bertrand Cantat, grand nom du rock français et "French Touch Puta Madre". Nous ne voudrions que jamais le concert s'arrête, que le groupe enchaîne à nouveau sur une nouvelle chanson, pour continuer à nouveau à vivre et non assister à un concert comme nous le faisons la moitié du temps. Le mythe Shaka Ponk est donc réel, il devient alors facile de comprendre pourquoi toutes les salles et les festivals se les arrachent, le groupe est devenu un gage de qualité.

Margot Pernet

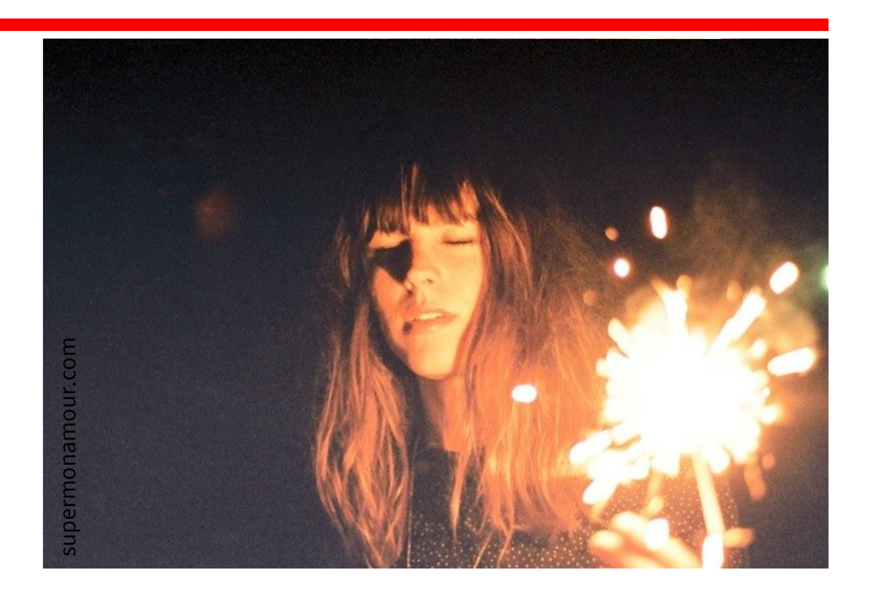
Concrete Knives - Be Your Own King

Voilà un peu plus d'un an que les **Concrete Knives** sont devenus incontournables dans le paysage de la pop *made in France*. Le groupe caennais a, en effet, apporté un souffle nouveau en hexagone avec leur premier EP "*You Can't Blame the Youth*" sorti en avril 2011. On attendait donc beaucoup de leur premier album, et d'autant plus depuis leur signature chez le label **Bella Union** (*The Flaming Lips, Beach House, the Walkmen*) Eh bien nous n'avons pas été déçus ! "*Be Your Own King*" comportent dix titres, très dynamiques , aux refrains entêtants et aux mélodies entraînantes qui vous rappelleront sans doute *Clap Your Hands Say Yeah* et *Vampire Weekend*. Nous connaissions déjà trois chansons de cet album, dont "*Brand New Start*", auxquelles vous n'avez pas pu échapper. On retrouve également des sonorités qui sonnent très eighties, notamment sur le titre d'ouverture "*Bornholmer*", des rythmes africains sur "*Africanize*", l'un des titres phares de l'album, et enfin des rythmiques de guitare très plaisantes.



Un album qui vous mettra donc de bonne humeur et vous poussera à bouger votre arrière-train en rythme, même si vous êtes coincé dans les transports en commun, le lundi matin, entouré de personnes qui ont sorti leur plus belle tête d'enterrement.

Emily Lingat



Petite Melody deviendra grande...

Quand la parisienne **Melody Prochet** (ex-chanteuse de My Bee's Garden) rencontre le leader d'un célèbre groupe de rock psyché australien, cela donne **Melody's Echo Chamber**, un vrai concentré de rêves psychédéliques et de dream pop envoûtante. Une machine à fabriquer du bonheur pour nos oreilles, comme le prouve cet album qui pourrait être l'un de nos coups de cœur de cet automne.

Enregistré entre le sud de la France et l'Australie, les onze titres qui composent cet opus frôlent la perfection, à commencer par *I Follow You*, lead single (et futur tube qui sait ?) à l'allure atmosphérique, accompagné d'un clip totalement coloré et magique. Un voyage purement sensationnel, à la limite du wonderlanesque psyché, des guitares saturées (*Crystallized* notamment), une ambiance pop sixties (*Some Time Alone, Alone*), des berceuses mélancoliques (*You Won't Be Missing That Part Of Me, Bisou Magique*, *Endless Shore*, *Mount Hopeless*), des rêves éveillés (*Quand Vas Tu Rentrer?* et *Be Proud of Your Kids*, mention spéciale aux enregistrements de la voix d'une petite fille) ou des perles étranges mais tellement magnifiques (*IsThatWhatYouSaid* et *Snowcapped Andes Crash*). Le tout produit par **Kevin Parker**, qui n'est d'autre que le chanteur, guitariste et surtout leader de **Tame Impala** (et dont on reconnait bien sa patte pour cet album !).

Entre **My Bloody Valentine** pour le côté rock psyché (ou shoegaze) des eighties/nineties et **Beach House** pour le chant vaporeux de la demoiselle, le minimalisme et le psychédélisme s'unissent, tout comme le bonheur et les couleurs vives. Les jolis songes (et cauchemars) de Melody ont désormais un visage radieux et lumineux, prêts à s'illuminer.

Marion Hermet

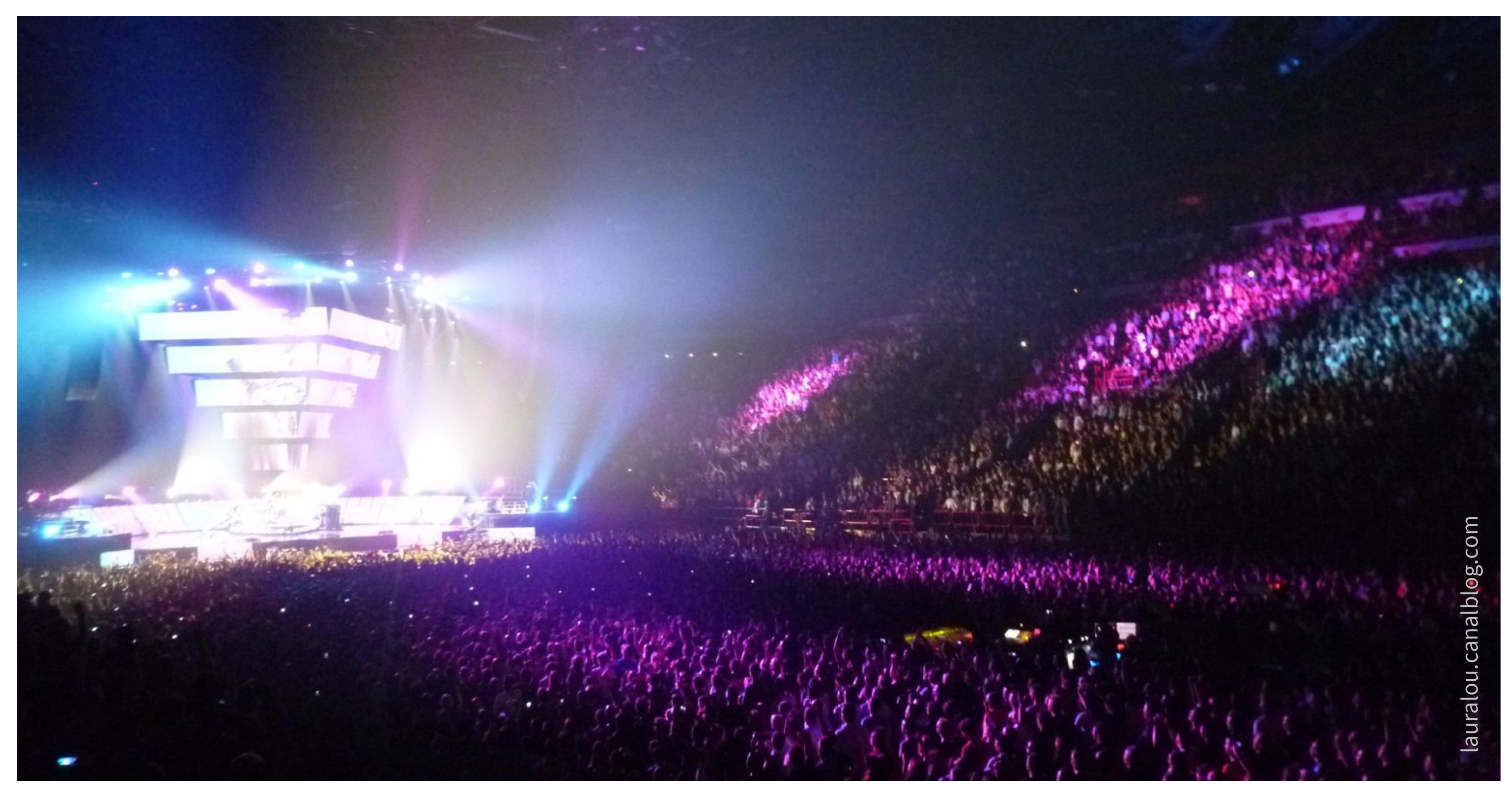
MUSE, la première mondiale de leur show, en France !

Ils sont de retour ! Avec leur 6ème album, **The Second Law** sorti le 1er octobre dernier, **Muse** est un vrai raz de marée avec sa place de n°1 et ses 130 000 albums vendus les deux premières semaines. 3 ans après leur dernier concert en France, le trio est revenu pour la **grande première de leur tournée mondiale**, dans le Sud de la France, à Montpellier. Les places s'étaient vendues comme des petits pains, la salle prévue pour **13 000 personnes** était complète. Et nul n'a dû en sortir déçu tant ce show fut exceptionnel ! Live report d'une petite fan chez les dénommés Museurs. Après plusieurs heures de route, me voilà devant l'**Arena Parc & Suites** à 13h30. Il y a déjà 10 mètres de queue devant les 7 portes de la salle et les Mac-Do et KFC du coin sont pleins de fans reconnaissables à leurs t-shirt à l'effigie du groupe. Certains sont venus d'encore plus loin que moi : Bordeaux, Lille, Strasbourg même, on dirait que **la France est venue voir Muse** ce soir-là. On s'installe et on attend. 17h30, ouvertures des portes assez tôt pour faire rentrer tout ce monde, j'attrape vite fait le meilleur gradin d'où j'ai pu voir l'immense fosse se remplir même dans les escaliers jusqu'au début de la première partie. Assurée par **The Joy Formidable**, on a eu un bon échauffement pour les oreilles avec leurs grosses guitares et leurs solos indéfinissables. Seulement, leurs chansons trop longues et le classique mauvais réglage son des premières parties ont fait qu'on a tous eu du mal à accrocher. L'**impatience d'enfin voir Muse était palpable**, une demi-heure après les lumières s'éteignent à nouveau : les voilà.


muse-universe.com

Sous les lumières rouges et la brume, on comprend : la scène en forme de demi-arène est en vérité bordée d'écrans géants avec une passerelle autour, de même pour les marches entre les différents étages de la scène (batterie de Dom/scène/avancée). Se mettent alors à résonner les premières notes de **The Second Law : Unsustainable**, intro logique comme je m'y attendais. Et voilà nos Muse qui montent sur scène le plus naturellement du monde, bien contrairement à leur tournée précédente. C'est l'hystérie dans le public, tous les gradins sont debout, les paroles connues sur le bout des doigts. J'étais moi aussi tellement à fond que j'en ai presque des trous de mémoire ! A suivi **Supremacy** pour un très bon échauffement de la voix poussée, criée. «Bonjour Montpellier !» lance le pourtant peu bavard Matthew Bellamy. Interlude et on comprend une seconde fois : des écrans géants carrés descendent du haut de la scène jusqu'au-dessus de la batterie pour former une pyramide, ou le dessous d'un vaisseau extraterrestre selon le point de vue. Pas le temps de s'extasier sur la monumentale scène dans sa forme finale car l'**Hysteria** arrive, tube parmi les tubes, suivi du non moins fort **Supermassive Black Hole** qui s'écrivait sur les écrans en synchro et de **Resistance**. Waw. Je vous laisse imaginer l'état du public après un tel démarrage. Et les Muse étaient depuis le début des *performers*, **Dominic Howards** (batteur) cassait déjà ses premières baguettes, **Matthew Bellamy** (chanteur, guitariste, pianiste, etc) avait déjà dû faire 6 fois le tour de

l'arène sur sa passerelle et **Chris Wolstenhome** (bassiste, voix), pourtant l'air plus réservé, s'était vite retrouvé sur l'avancé de la scène dans le public. Mais l'heure du retour au nouvel album avait sonné avec **Panic Station**, accompagnée d'aliens trompettistes et de monstres violets qui dansaient sur les écrans géants. Dans notre gradin on essayait de refaire la chorée de ses derniers pendant que Matt esquissait aussi deux petits pas de danse : un des meilleurs moments du concert. On s'est tous un peu calmés ensuite avec **Animals** et ses images illustrant la chute de la bourse. Les chiffres devenaient rouges, le sourire du trader disparaissait, cela en était presque inquiétant. Rapide enchainement avec **Monty Jam**, un solo, ou plutôt jam, puissant de basse et de batterie. C'est à ce moment là qu'un piano est apparu de sous la scène. Matthew s'y est installé avant de commencer **Explorers** de The 2nd Law, enchainé avec **Falling Down** et **Host** qui n'avaient pas été jouées live depuis plus de 10 ans ! Moment calme mais poignant, dans les gradins certains s'asseyaient pour la première fois depuis le début du concert et d'autres, comme moi, étaient trop absorbés par la musique pour ça. La fosse s'était vite transformée en marée de bras mouvant tranquillement au rythme plus lent. Court a été notre «repos» car de suite après, le cultissime **Time Is Running Out** a explosé avec toute l'énergie du groupe. Pour continuer avec le côté «grosse guitare» de Muse, c'est **Liquid State** qui a été joué ensuite. Les fans le savent, cette chanson de leur dernier album est entièrement chantée par Chris qui l'a bien évidemment fait sur le devant de la scène. Sa voix et ses talents en chant sont certains, autant en live que sur disque. Et le moment de leur dernier succès est arrivé : **Madness**. En dessous de la *lyrics video*, notre charismatique leader chantait le nez collé à la caméra et l'effet produit était assez bizarre : c'était presque comme s'il dédiait la chanson à chaque personne du public. Après avoir jeté ses lunettes et posé sa guitare, Matthew courrait partout et sautait en rythme sur **Follow Me**, jusqu'à finir en bas de la scène à serrer les mains du premier rang tout en continuant **Undisclosed Desires**. Mais il fallait remonter sur scène et surtout à la guitare pour le puissant (et qui commence à dater) **Plug In Baby**. C'est aussi une de ces chansons où le public est complètement fou, cri les paroles dans un ensemble parfait, et de notre coté dans les gradins le sol tremblait. Petite pause et la scène se transforme en roulette de casino géante : case rouge pour New Born, case noire pour Stockholm Syndrome.



Et la boule s'arrête sur **New Born**, pour un moment encore très très chaud. La pyramide au-dessus d'eux ne s'arrête pas de bouger et, sans que personne ne s'y attende, finit par se poser sur scène, et sur le groupe ! C'est le premier «encore», pause pour les Muse mais par pour nous. Sur la pyramide maintenant dans le bon sens et au sol, s'affiche un court métrage apocalyptique sur la musique de **The 2nd Law : Isolated System**. Perturbant, quand on suit les paroles on finit par se dire que ce groupe est au courant de choses étranges, et que c'est bientôt la fin, comme cette fille que l'on voit courir vers sa mort à l'écran… Pour alléger l'atmosphère, les Muse sont de retour pour **Uprising**, sauf Dominic qui est caché sous sa pyramide. Mais on le retrouve vite fait sur les écrans dans son éclatante « version ninja » (oui oui !) en train de botter les fesses à des hommes *chapeaux melons et parapluies* dans un pur humour anglais : génial. La pyramide est ensuite remontée vers le plafond découvrant notre batteur… bel et bien changé en super-ninja ! Claquements de doigts et bouches qui chantent sur les écrans, voilà **Survival**, la chanson officielle des JO 2012. Elle est rapidement devenu un hymne, et tout le monde entonne la chanson jusqu'aux derniers « FIGHT ! » et « WIN ! » en levant le poing, même mon père ! On sait que ce sont les

derniers moments et on en profite au maximum. Nos trois Muse partent… La fin ? Non ! Ils sont revenus sur l'air ultra -connu et reconnu de **Starlight**. Tout le public tapait des mains sur son rythme entêtant dans un ensemble parfait. Silence, et Chris à l'harmonica entame **Man With A Harmonica**, la BO de *Il était une fois dans l'Ouest*, avant que le groupe, toujours en forme, enchaine avec **Knight Of Cydonia**.



Cette chanson signifie la fin depuis la dernière tournée, on le sait tous et ce sont des moments à vivre tant la chanson puissante, la dernière euphorie et bien sur l'énergie du groupe nous emporte. Les Muse ont dû ensuite quitter la scène, mais ils ont pris leur temps et les premiers rangs ont eu droit à l'harmonica de Chris, aux baguettes de Dom, aux médiators et serviettes de Matt… De ma place je les vois ensuite passer entre la scène et le rideau, ils se retournent une dernière fois et saluent, avant de partir pour de bon. Dans le public c'est encore la folie : on crie, on les appelle, on applaudit, mais pas moyen d'avoir une improvisation dans un show aussi grandiose mené d'une main de fer. Enfin on ne se plaint pas : 23 chansons c'est déjà beaucoup. Petit à petit tout le monde part, un tour à la boutique et Muse c'est déjà fini…

On a tous des étoiles dans les yeux et un «waw» sur les lèvres, c'est un vrai **show à l'américaine** (même pour des anglais), les Muse ont une **prestance incroyable** et leur musique est bien sur **toujours aussi puissante**. On pourrait juste leur reprocher de parler très peu, de ne pas avoir le petit grain de folie qui rapproche du public, mais dans un concert d'une telle envergure cela ne se remarque à peine. Pour l'anecdote, un tel concert nécessite 4 tour-bus, 20 semis remorques, et plus de 100 personnes, des techniciens de montage aux cameramans Pour sûr, je reviendrai les voir, et pour ceux qui auraient loupé toutes leurs dates en France ce mois d'octobre, il y aura des séances de rattrapages à **des festivals l'été prochain**, voire même au **Stade De France**. Les Muse ne sont pas prêts de s'arrêter !

LAURIE MONTAGNER


REJOIGNEZ LA COMMUNAUTÉ Maze
FACEBOOK.COM/MAZEMAG
TWITTER.COM/MAZEMAG

CINÉMA

Taken 2, un succès surprise peut-il se répéter deux fois ?

Eh bien la réponse est oui ! Même si ce n'est plus vraiment une surprise, **Taken 2** bat tous les records du box-office depuis sa sortie (numéro 1 dans sa 1ère semaine d'exploitation, soit 1,2 millions d'entrées pour vous donner une idée). Et cela se comprends, le premier épisode nous a tellement tenu en haleine à l'époque que c'était comme si nous attendions depuis toujours **la suite des péripéties de Bryan Mills (Liam Nesson) et de sa fille, Kim (Maggie Grace).** Petit retour en arrière et décryptage de ces films d'actions en haut de l'affiche.

Nous sommes en 2008 lors de la sortie du premier opus de **Taken**. Pour résumer brièvement, dans une famille séparée, la fille, Kim, part avec une amie à Paris malgré la réticence de son père Bryan, ex-agent de la CIA. Tout aurait pu aller bien si les deux filles n'avaient pas croisé un rabatteur de la **mafia albanaise** dès leur arrivée à l'aéroport francilien. Kim voit alors son amie se faire enlever alors qu'elle est au téléphone avec son père. C'est à partir du « Ecoute moi bien, **ils vont t'enlever aussi** » adressé de ce dernier à sa fille que l'on s'était cramponné au fauteuil du cinéma pour entrer dans une indescriptible course folle. Ponctué d'enquêtes, de méthodes impensables et, bien sûr, de bastons pour remonter tout le réseau mafieux jusqu'à Kim, ce film donnait de la nouveauté au genre. Bryan était le héros aux airs antipathique par excellence, à la limite d'un James Bond indépendant. Même si ce film est un *must see*, il ne sert à rien de vous cacher dans cet article qu'il a retrouvé sa fille à la fin, en laissant une bonne vingtaine de morts derrière lui.



20th Century Fox

C'est sur l'image du rapatriement en Albanie des cercueils de ces derniers que commence **Taken 2**. Leurs familles réclament vengeance et ont eu vite fait de remonter jusqu'à Bryan Mills : « *First they took his daughter, now they're coming for him* ». Alors qu'il est en vacances à Istanbul avec sa fille et son ex-femme, l'assaut est lancé. Et c'est reparti ! Mais pas pour longtemps pour **Bryan qui se finit par se faire enlever**. Les rôles sont alors presque inversés, Kim se retrouve seule libre à rechercher ses parents, c'est elle aussi qui prends le volant dans des moments critiques ou lance des grenades sur les toits (mais on ne vous dira pas pourquoi). Seulement l'autorité de l'ex-agent de la CIA est toujours présente, trop présente. En étant toujours le **maître de la situation** (même les poings liés il dirige sa fille pour s'en sortir), on devient par moment lassé des corps qui s'entassent derrière lui ou de sa solution à tout. De même son ex-femme, bien taillée au niveau du cou, cicatrise miraculeusement une fois dans les bras de notre héros. Les personnages **manquent donc de profondeur** et on s'attache difficilement à eux. Mais franchement, quel fan de film d'action s'arrête à des détails pareils ? La **recette est la même** que pour le précédent volet : suspense, action, poursuite, baston… Même si certaines critiques le décrive comme un pur produit commercial, Ta-

Taken 2, un succès surprise peut-il se répéter deux fois ?

ken 2 est **au top pour les amateurs du genre**. L'histoire est bien ficelée, nous tient en haleine des plus petites ruelles d'Istanbul à l'ambassade Américaine, jusqu'au QG des mafieux. On se prend au jeu quand même, on s'imagine être un agent de la CIA, ou avoir un père comme ça. Des scènes sont aussi « douloureuses » mentalement, du genre : « Tu es une bonne mère, c'est pourquoi je vais te renvoyer chez toi… en petits morceaux ! » qui donnent au film une **tension** et un rythme plus élevé. C'est à la fin, où Bryan montre une autre facette que la machine de guerre, que l'on est presque touché par cette histoire ; et c'est pourquoi en sortant de la salle on trouve ce film complet et que l'on comprend son succès comme bon film d'action.


20th Century Fox

Produit par **Luc Besson** (Europa Corp) et réalisé par **Olivier Megaton**, Taken 2 n'aura pas été une mince affaire au niveau des scènes tournées en Turquie. Ce dernier raconte : *«Il y a un marché permanent dans cette ville et les gens s'en foutent de nous, ils bossent. Qu'on bloque une rue ou non, ils n'en ont rien à faire. Et avoir Liam Neeson en face d'eux, ça ne les impressionnent pas. »* Notez que l'équipe du tournage à du croiser celle du nouveau James Bond, *Skyfall*, sur les toits d'Istanbul d'où le réalisateur raconte : *«Il n'y avait qu'un accès, un tout petit escalier. [...] Tous les jours, il fallait monter le matériel et l'équipe de 180 personnes. C'était un truc de barjo ! »* **Liam Nesson**, lui, a dû suivre un entrainement intensif pour être au top lors des combats. L'étiquette de Bryan Mills va rester collé à lui pour longtemps, ou l'inverse car étrangement la plupart des spectateurs appellent le héros du film par le nom de son acteur. La musique, signée par le français peu connu **Nathaniel Mechaly**, est aussi notable pour rendre les moments tendus encore plus stressants. Au final, **Taken 2** est aussi un *must see.*

Un **troisième succès** alors ? Une ouverture qui pourrait introduire ultime volet à Taken se fait dans les dernières minutes du film. Le producteur a même déclaré que Taken était parti pour être une **trilogie**, et au vu des chiffres prouvent le succès du second cela devrait se faire. Cependant le réalisateur a pour le moment dit qu'il ne voyait l'intérêt d'un autre film, tout comme l'interprète de notre héros Bryan Mills qui pensait que **Taken 2 serait le dernier**. Espérons que ça ne finisse pas en remake de trop ou trop loin de l'histoire originale. Suite ou pas, seul le futur nous le dira !

Laurie Montagner

Looper, un chef-d'œuvre à ne pas louper !


SND

L*ooper*, le nouveau film de Rian Johnson est sorti le 31 Octobre en France et le 28 Septembre aux Etats-Unis. Il est important de dire dès le début qu'il s'agit d'un des meilleurs films de l'année 2012. Le film est amené par Bruce Willis que l'on ne présente plus, Joseph Gordon-Levitt qui ne cesse d'être à l'écran et qui semble évoluer à travers chaque film comme il nous le montre à nouveau dans ***Looper***, où il partage l'affiche avec Bruce Willis. Emily Blunt est la touche féminine du casting, que l'on ne néglige pas, tant sa prestation est bonne !
Retour en 2006, le scénariste-réalisateur Rian Johnson débutait de manière exceptionnelle avec ***Brick***, un thriller à petit budget avec Joseph Gordon-Levitt aussi. Il était de retour quatre ans plus tard avec le très mauvais et flop ***The Brothers Bloom***. Et maintenant, Johnson est de retour avec un film multi-genre mêlant voyage dans le temps, science-fiction et action pour ***Looper***. Le casting est principalement composé de Bruce Willis, Emily Blunt, Garret Dillahunt, Jeff Daniels, Joseph Gordon-Levitt, Paul Dano, Piper Perabo et

Il faut dire que 2012 a été une année importante pour Joseph Gordon-Levitt. En effet, nous l'avons vu dans ***The Dark Knight Rises***, ***Premier Rush*** et très prochainement dans ***Lincoln*** (NDLR 30/01/2013 en France). Dans ce nouveau film, Gordon-Levitt est très différent. Il paraît plus âgé mais surtout plus mature avec un front haut, un nez plus prononcé et un froncement de sourcils... Ce changement, en plus d'être au niveau physique est également présent dans la voix de Gordon-Levitt et dans ses mimiques (*dans la version originale*). Chaque jour de tournage, l'acteur a subît trois heures de maquillage. Il portait des prothèses puis ses yeux ont ensuite été modifié numériquement dans le but d'avoir la même couleur que ceux de sa version âgé. Les raisons de ce relooking apparaissent lorsque son personnage, Joe, se retrouve face à face avec son alter-ego plus âgé, joué par Bruce Willis qui a alors le même front, nez et froncement que Gordon-Levitt. La ressemblance est frappante, Bruce Willis a été lui-même surpris!
En plus de ces aspects techniques du film, nous allons maintenant nous centrer davantage sur l'histoire écrite

SND

par Rian Johnson.

En 2044, les Etats-Unis ont subi un effondrement économique, causant une grave dégradation sociale permettant la croissance de la criminalité organisée. En outre, une mutation s'est produite dans 10% de la population en leur donnant des pouvoirs de télékinésie, plus considérer comme un moyen de draguer puisque ce don fonctionne sur des pièces, ... Il ne s'agit pas de supers héros, loin de là ... Le voyage dans le temps a été inventé en 2074, mais il a immédiatement été mis hors la loi. Le film ne se focalise absolument pas sur la façon dont fonctionne le voyage dans le temps. En effet, on ne retrouve qu'une seule scène où l'on assiste à ce changement d'époque, aucune technique n'est mise en avant, ni de gros effets comme le font certains films. Et c'est ainsi que ***Looper*** se démarque de notre époque où les films ont trop pris l'habitude de sortir les grands moyens avec des budgets qui pourraient faire baisser les dettes de certains pays, amenés par des effets que l'on ne pourraient même pas imaginés ! Mais derrière ces effets sont habituellement cachés une lacune importante dans le scénario. Et ici, ***Looper*** s'impose en se concentrant sur l'histoire et plus précisément sur les deux personnages principaux (Joe de 2044 et Joe de 2074), et non pas sur la technologie et la science-fiction, qui apparaissent au second plan. Et le budget du film prouve affirmations, car il s'élève 30 millions de dollars. Si l'on compare à "Paranormal Activity 4", qui est une recette qui fonctionne puisque le film rapporte bien plus que ce qu'il coûte, le budget peut sembler élever puisqu'il ne représente ici que $ 5 millions. Mais face à "Taken 2" (45 millions de dollars), "Cloud Atlas" (100 millions de dollars) et "Skyfall" (150 millions de dollars) le budget de ***Looper*** est plutôt faible.


SND

Un «looper» est un assassin spécialisé. Le mot vient de l'anglais "loop" qui signifie 'boucler". Le looper, boucle la boucle. Son travail consiste à liquider les objectifs qui arrive à une heure précise, ligoté avec une cagoule blanche sur la tête. Ensuite, le looper doit tuer sa proie et se débarrasser du cadavre, car en 2074, les moyens de retrouver les tueurs sont trop puissants, c'est pourquoi ils ne tuent pas, mais les envoie 30 ans en arrière aux loopers. Mais il arrive parfois que l'on se tue, et donc que notre mort aura lieu en 2074.

On pourrait dire que comme la majorité des loopers, dont Joe ont une vie de débauche, tels les bourgeois au XIXème siècle. Ils ont de l'argent, des femmes, vont de soirées en soirées et sont sous l’emprise d'un hallucinogène que l'on s'injecte par pipette dans l'oeil. Je dois avouer qu'il m'a fallu un certain temps pour comprendre qu'il s'agissait

d'une drogue. Lorsque Joe aura boucler sa boucle, il souhaite vivre à Paris et apprend le Français comme on peut le voir dès les premières secondes du film (*Dans la version française, Joe apprend l'espagnol et veut partir vivre en Espagne*) grâce à l'argent qu'il a récolté durant toutes ces années (*Bien entendu, tout travail mérite salaire et les tueurs à gage ne passe pas à la trappe*).

lièrement grave pour l'humanité future.

Looper n'a pas une valeur trop futuriste ou trio dystopique. Certes, il y a des motos volantes, mais elles fonctionnent mals, puis les téléphones portables ont un beau design, mais ils n'arrivent toujours pas à obtenir des signaux en région agricole. En d'autres termes, ce monde


SND

La mafia (2074) peut donc cacher son linge sale dans le passé, grâce aux loopers qui ont pour seule règle "Ne laissez jamais votre cible s'échapper» - même si cette cible est vous, votre version future. C'est ce qu'on appelle «boucler la boucle». Quand la Mafia pense qu'il est temps d'abandonner leur assassin, ils envoient son futur pour être tué en 2044.

Une nuit, Seth, un ami de Joe se rend chez lui, terrifié. Il explique qu'il vient de rencontrer sa propre boucle qui lui a dit que Rainmaker (futur tyran) éliminait un par un tous les boucleurs. Et il n'a pas eu le temps de tuer sa propre boucle, comme l'exigent les règles. Joe va d'abord protéger Seth et ensuite révéler à son patron où il se cachait. Cette mini-intrigue nous prépare à l'intrigue principale avec Joe et sa propre boucle.
Joseph Gordon-Levitt joue Joe (comme Bruce Willis), un jeune looper)à qui l'on ne reproche rien, mettant assez d'argent pour sortir de cette affaire quand il aura «boucler sa propre boucle» pour se retirer à Paris. Mais un problème se pose quand il est appelé à mettre fin à son futur. La version de Joe joué par Gordon-Levitt échoue laissant filer la version âgé. Il doit donc se rattraper en le tuant sinon c'est lui qui sera exécuté. Willis aussi s'est confié une mission, qui lui est personnelle. Il veut agir en sauveur de l'humanité et va traquer un enfant de 10 ans dans le but de le tuer. Cet enfant n'est pas n'importe qui, puisqu'il s'agit de Rainmaker qui en grandissant va devenir une menace particu-

ressemble au notre. On pourrait se croire en 2012, mais nous sommes plongé en 2044.
Il y a des moments où Looper excelle vraiment à être simultanément un film de science-fiction, un film d'action, et un drame qui suscite la réflexion. Ce film esr vraiment multi-générationnel et possède toutes les cartes pour plaire à l'adolescent, au cinéphile, à l'adulte "normal" ou à la fameuse ménagère de moins de cinquante ans (*cible privilégié des chaînes de télévision françaises*).

Bilan: **9/10** La Science-fiction a vraiment besoin de plus de films comme ***Looper*** en cessant d'être dans le côté superficiels avec de gros effets à répétition pour scotcher le téléspectateur mais doit se focaliser sur le coeur du film, son intrigue. Bon, je ne demande pas non plus d'utiliser "Windows Movie Maker" sous "Microsoft 99", mais il faut faire la part des choses..

Pour finir, je vais reprendre la citation clé de Cloud Atlas, prochainement au cinéma : "Everything is connected" parce que le film nous présente de bonnes intrigues toutes reliés. Et vous que feriez-vous si vous rencontriez votre version future âgé de 30 ans de plus que vous ?

Michael Pantoustier

Skyfall



Réalisé par le talentueux Sam Mendes, auquel nous devons *American Beauty*, *Jarhead* ou encore *Les Noces Rebelles*, le dernier James Bond est sorti vendredi 26 Octobre. Dans la lignée de *Casino Royale* et *Quantum of Solace*, **Daniel Craig** revient dans *Skyfall* avec toujours autant de talent. **Javier Bardem** se joint à lui dans le rôle du méchant, et l'interprète à merveille. En revanche, **Judi Dench**, qui joue le rôle de M (supérieur de Bond) pour la septième fois, va malheureusement s'arrêter là pour la saga 007.

On démarre avec une scène d'action ressemblant étrangement à une scène du film *Taken 2* (sorti le 3 Octobre) où l'on a une course poursuite en voiture dans les rues d'Istanbul. Celle-ci se poursuivra sur les toits, en moto cette fois, puis sur un train, où l'agent Bond s'y verra éjecté, par la faute de M, et prendra un peu de bon temps, se faisant passer pour mort. Cependant, voyant que le siège du MI6 eut été attaqué, il décida de revenir, comme d'habitude. On a droit par la suite à un splendide générique, qui réjouira les vieux fans. C'est d'ailleurs l'admirable chanteuse britannique Adèle qui en chante la musique, du même titre que le film.

Bond se fait vieux, mais il se dit être prêt pour poursuivre ses missions. En effet, il doit rattraper son dernier échec et empêcher que l'ennemi ne continue à divulguer la liste des agents du MI6. Il part alors pour Shanghai, et nous nous retrouvons face à des plans tout justes magnifiques, qui nous donnent envie d'y être. Il y rencontre ensuite une James Bond girl (la belle Bérénice Marlohe, actrice française) et celle-ci le mènera au méchant Silva, qui dirige tout depuis ses ordinateurs sur une île abandonnée. Les décors sont assez originaux, étonnants et le côté informatique hyper sophistiqué est fascinant malgré qu'il soit un poil trop exagéré. Par la suite, on a beaucoup de suspense, de rebondissements, qui font que l'on ne s'ennuie jamais et que l'on est toujours surpris. Les scènes dans le métro londonien sont épatantes et très réalistes.

La morale du film, si l'on peut appeler cela comme ça, se résumerait à cette phrase, dite deux fois au long du film : "Les vieilles méthodes sont parfois les meilleures". Comparé aux deux autres volets de James Bond avec Craig, celui-ci est plus profond, plus psychologique. Même la nostalgie est présente. Bond retourne aux sources : à Skyfall en Ecosse, le manoir où il a vécu son enfance. Il s'y rend avec la mythique Aston Martin DB5 accompagné de M et va patiemment attendre l'ennemi en lui facilitant la tâche. On en apprend beaucoup plus sur le passé de Bond, et on comprend notamment ce que Skyfall signifie, puisque pendant longtemps, nous sommes ignorant de son sens. "Les orphelins font les meilleurs agents" dit M à Bond, et cette situation nous sera rappelée un peu plus tard quand Silva remarquera la tombe de ses deux parents. Le film se termine sur une touche dramatique qui n'est pas de trop. Tout tient la route, le final est plutôt plaisant, et on sent un film qui a bien été mené à terme.

Pour moi ce fut un film excellent, qui remonte encore le niveau avec une touche de modernité. Du suspense, des surprises, de très bons acteurs, une superbe bande originale... Un film vraiment réussi, juste et sans superflu. Le thème de la mort est assez présent tout au long du film, on a moins de scènes d'action mais au final, elles ne nous manquent pas tant que ça. On est plongés dans un côté plus réaliste, et on arrive même à déceler quelques sentiments dans ce coeur de James Bond. Le montage est plutôt simple, mais très réussi. Daniel Craig est toujours très bon dans son rôle; ce dernier 007 est un bijou.

Très plaisant à regarder, *Skyfall* est un superbe film, à ne surtout pas manquer.

Noa Coupey

The Breakfast Club, un aperçu des contraintes des statuts sociaux

Cela fait presque trois mois que nous sommes à nouveau en cours et je me demande si certaines personnes éprouvent encore la même sorte de haine envers le lycée, notamment les personnes le composant. Je suis tombée sur un film, intitulé *The Breakfast Club*. C'est un film américain, écrit et réalisé par John Hugues en 1985. L'histoire est simple, elle regroupe cinq étudiants atypiques d'un lycée américain : l'intello (Brian), la reine de la promo (Claire), le rebelle (John), l'athlète (Andy) et la détraquée (Allison). Le film se déroule un samedi lorsque les cinq personnages se retrouvent par hasard ensemble pour une journée de retenue durant laquelle ils sont censés travailler. Malgré cela, ils échappent rapidement à la surveillance et nous font alors rentrer dans un monde dans lequel nous pouvons facilement nous identifier. Rapidement, nous voyons les tensions se trouvant entre les personnes à cause des étiquettes qu'ils ont dans le dos. Ils appartiennent tous à des groupes différents et portent des préjugés les uns sur les autres, les empêchant alors de se mélanger et de s'accepter. Il y a plusieurs étapes dans leurs relations. Tout débute par la particulièrement rebelle, refusant de respecter les règles imposées par Monsieur Vernon –supposé alors les surveiller depuis son bureau se trouvant face à la salle-, « *tu sais pourquoi les gens comme toi ne respectent rien ? Parce qu'ils ont peur* » dit-elle pour justifier la personnalité de John. John s'énerve alors et les attaquent tous les deux, ils critiquent la popularité des groupes auxquels appartiennent Claire et Andy. Pour amplifier sa critique, il compare leurs groupes à celui de Brian. Claire se défend en disant à propos du groupe de Brian « *mais c'est un groupe de travail* ». Malgré cette première confrontation, on s'aperçoit que malgré la haine qui semble être déjà installée entre eux, une certaine complicité caché naît. Alors que John enlève une visse de la porte afin qu'elle soit fermée et que donc, en conséquence Monsieur Vernon puisse moins les surveiller, celui-ci entre dans la pièce énervé et demande une justification. Le groupe se tait, ne dénonce pas John et Claire tente même de le défendre « *excusez-moi monsieur, mais je ne vois pas très bien qui aurait aimé voler une visse* ». On comprend rapidement que Claire commence à s'attacher petit à petit à John alors qu'il semble que ce


Universal Pictures France

haine pour au final la voir disparaître. Il y a cette scène, durant laquelle, après avoir fumé un joint, ils donnent un aperçu sombre de leur statut social. Ils expliquent chacun à leur tour, en quoi les jugements qu'ils ont les un sur les autres sont contradictoires avec la réalité. On réalise qu'ils ont tous des problèmes à peu près similaires et que leurs statuts sociaux ne sont que des masques pour éviter de montrer, qu'en fait, ils sont tous *pareils*.

La première personne attaquée dans le groupe est John. Notamment par Claire et Andy, qui semblent être ensemble mais cette idée disparaît petit à petit de notre esprit au fil de l'histoire. Claire tente en vain d'analyser John soit la personne avec qui elle s'entend le moins. Ensuite, le seconde sujet sur la table après les groupes sociaux, sont les parents qui semblent être en fait la source de leurs statuts sociaux. John le lance en parlant des parents de Claire « *tu aimes mieux ton papa ou ta maman ?* », Claire explique alors que si elle devait choisir, elle partirait chez son frère, « *il n'y en a pas un que j'intéresse, ils se souviennent de moi pour régler leurs comptes* ». Andy attaque alors Claire en lui reprochant le fait qu'elle se plaint, Allison lance un cri étrange qu'elle répétera plusieurs fois au cours du film. Andy se tourne vers elle et lui sourit, c'est alors que nous sentons son attachement à lui envers elle. John défend alors soudainement Claire en disant à Andy que lui non

plus ne s'entend pas avec ses parents, et que s'il prétend le contraire, c'est qu'il est un menteur. Brian tente de les interrompre. Malgré cela, John quelques minutes plus tard s'attaque à Claire et critique sa virginité qu'elle semble refuser d'assumer. Monsieur Vernon envoie ensuite Andy et Allison chercher à boire pour la classe. Sur le chemin, Andy explique son soucis principal, son père et son entraîneur l'étouffent. Allison, elle, se contente de dire des bêtises, elle dit boire des « *tonneaux de Vodka* » constamment. Durant le déjeuner, nous remarquons que même les repas correspondent à leurs statuts sociaux, comme si c'était réellement un mode de vie. Claire a carrément un plateau de sushi, Andy énormément de nourritures surtout protéiné, John n'a rien, il va alors vers Brian qui a un repas extrêmement équilibrer et Allison, qui elle, se fait elle-même un sandwich très étrange contentant ce qui semble être des chips avec du sucre. Après avoir vu le déjeuner de Brian, John se lève et fait une imitation de comment il voit la famille de Brian. Brian ne se défend pas mais Andy prend son parti, en lui demandant à quoi ressemble sa famille à lui. John fait alors une imitation violente d'un père détestant son enfant. Andy le traite alors de menteur et lui dit qu'il tente uniquement de se donner une image pareille de lui-même. Andy s'approche alors de lui et lui montre une brûlure de cigare que lui aurait faite son père après qu'il ait renversé un pot de peinture dans le garage. Andy ne dit rien. John se lève, se met à courir, jette sur le sol ce qu'il trouve sur les tables et escalades une sorte d'escaliers. Il s'assoit et soupire. Claire reproche à Andy ce qu'il a dit. Plusieurs scènes de ce genre s'enchaînent durant le film. Il y a un certain contraste entre leurs relations, une fois ils semblent liés, une autre, ils se détestent. Ceux que l'on défendait un moment deviennent une source d'attaque juste après. John semble quand même être le meneur du groupe. Au fur et à mesure que l'on avance avec eux, nous voyons qu'ils ont de la compassion les uns pour les autres puisqu'ils ont tous des situations difficiles. Vers la fin, ils sont tous assis et discutent. Andy explique ce qu'il a fait pour être en retenu, il culpabilise de ses actes envers un autre garçon, le groupe est alors plongé dans une ambiance triste, dans laquelle certains se mettent même à pleurer. Brian explique alors la sienne. Au final, ils finissent par rire avec lui de son acte à lui. Puis Brian, lance le sujet du lundi. Il dit qu'il les considère maintenant comme ses amis. Claire lui dit la vérité, elle dit qu'elle ne pourra pas lui dire bonjour, qu'elle n'assumera pas vis-à-vis de ses amies de parler à quelqu'un comme Brian et même avec le reste. Andy lui reproche d'être aussi méchante, elle lui retoque qu'il fera exactement la même chose. John s'énerve et crie « *tu es une pourriture* », elle se défend qu'il agirait de la même façon si elle venait lui parler lundi matin. On a alors un aperçu des contraintes de leurs statuts sociaux, Claire se met à pleurer, elle dit qu'elle en a marre de devoir se fier à l'avis de ses amies. John continue de lui crié dessus, le sujet des parents de Claire revient à nouveau sur le tapis et on réalise à quel point c'est le point faible de celle-ci.


Universal Pictures France

Finalement, nous voyons à quel point les parents de chacun d'eux ont eu une influence sur ce qu'ils sont aujourd'hui. Aucun n'a vraiment eu un impact positif puisqu'ils semblent être prisonniers, malheureux, comme dans un cercle vicieux. Sont-ils eux-mêmes en étant ce qu'ils sont ? Lorsque l'on les regroupe, nous réalisons à quel point ils manquent de franchise au quotidien les uns envers les autres. Dans la dernière scène, Claire et John finissent par s'embrasser, elle lui laisse une de ses boucles d'oreilles, Andy embrasse Allison qui a été métamorphosée par

Claire et Brian, écrit la dissertation au nom de tout le groupe. Brian n'était pas pris d'affection pour uniquement une personne, l'était en fait pour tout le monde.
C'est un film vraiment spécial, qui fait énormément réfléchir sur la perception que nous avons des personnes au lycée. On juge souvent sans connaître, on se fait la plupart du temps des idées fixes sur les personnes que l'on ne connaît pas pour au final se faire des limites et créer des groupes. Je ne pense pas que ce soit quelque chose de changeable, les groupes sociaux existent depuis pratiquement toujours. Il faut tout de même s'ouvrir puisque c'est quelque chose d'assez pesant, qui amène des problèmes parfois incurables. Je fais notamment référence aux nombreuses fusillades dans les lycées américains qui suscitent également un débat sur les armes en Amérique, mais je vais prendre pour exemple la fusillade de Columbine ayant faite 15 morts, incluant les assassins. Les deux tueurs étaient deux personnes rejetées par les autres. Ils n'appartenaient pas à des groupes sociaux élevés, ils n'étaient pas appréciés. Cette frustration les a emmenés dans la folie qui a causé la terreur, la peur, un massacre. Une émission MTV fait en ce moment fureur, intitulée « If You Really Knew Me ». Des personnes interviennent dans les lycées et tentent justement de défaire les limites qu'imposent les étiquettes collés dans le dos de certaines personnes. C'est vraiment quelque chose d'intéressant, les gens se découvrent alors, ils découvrent leurs faiblesses, ils s'ouvrent à des personnes qu'ils n'aimaient pas et règlent même de vieux comptes pour mieux vivre ensemble. C'est quelque chose de réellement bénéfique permettant alors d'éviter des situations telles que les fusillades et les retenues un samedi. Et vous, dans quelle catégorie vous placeriez-vous ? Seriez-vous prêts à vous ouvrir socialement ?


Universal Pictures France

Ewelina Spiewak

Savages

Ben et Chon deux jeunes californiens sont à la tête d'un commerce florissant d'herbe de haute qualité auquel le criminel cartel de Baja s'intéresse grandement. Mais ils forment également un couple à trois avec la sensuelle Ophélie baptisée O.


Pathé Distribution

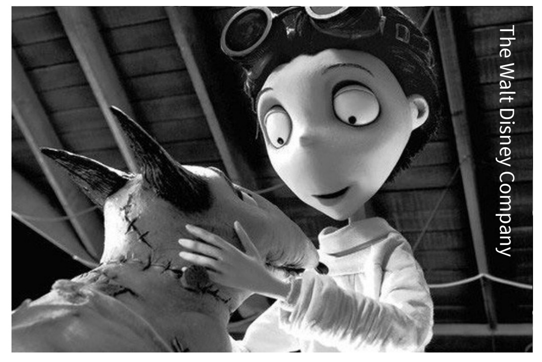
Ces dix dernières années Oliver Stone avait délaissé son plaisir de filmer dont U-Turn transpirait, préférant le quasi-documentaire mettant l'Amérique yeux grands ouverts face à ses tourments. Mr Stone revient à la fiction , c'est Laguna Beach et le Mexique, c'est l'amour et les masques de la fête des morts, c'est torride et sa à la saveur du sang ; c'est ***Savages***. Où le réalisateur se livre à un insatiable jeu de contraste pour placer l'interminable guerre de la drogue dans l'univers du glamour, thème qu'il avait déjà abordé en tant que scénariste du grand ***Scarface***.

Les premières minutes du film annonce parfaitement ce passage constant de la beauté, à l'horreur. Une vidéo amateur laissant découvrir des otages dans un environnement sombre et inquiétant ouvre le bal interrompu par la sensualité de la voix de O faisant corps dans des images noirs et blanc en bords de mers digne des films de l'age d'or Hollywoodiens. Seul les énigmatiques paroles d'Ophélie sur l'incertitude qu'elle soit en vie à la fin de son récit lie les deux images entre elles. Alors le spectateur s'interroge, puis s'inquiète, pourquoi elle? Pourquoi ces images? Oliver Stone vous présentes le nouveau visage de cette guerre de plus en plus invisible et insaisissable et pourtant bien réelle, elle est partout et nulle part à la fois. Un clic, un mail, un portable , une vidéo, des codes informatiques, un appel et de linceul vous êtes habillés. La vie de O est régie par cela. Ben, joué par Aaron Taylor-Johnson et Chon joué par Taylor Kitsch, découvrent qu'elle à été enlevée par vidéo, et O apprend qu'elle à été violé par le turpide Lado via une vidéo sur son téléphone. Insaisissable car la corruption est reine à tout les niveaux que se soit à l'intérieur même du cartel où chez l'agent des stups Dennis joué par Travolta étant du coté de tout le monde et de personne pour ne pas y laisser sa peau.

Mais Savages c'est aussi l'impact de ce trafic, que font ces corps superbes maintenant éclaboussées du sang de cette guerre? Nous savons que Chon ayant pour passé celui de navy seal en Afghanistan sera implacable et cèdera à la violence à la première confrontation. Mais qu'en est-il de Ben, le pacifiste, l'idéaliste ? Sa descente vers une sauvagerie naissante n'en sera que d'autant plus intéressante qu'il sème le doute parmi le spectateur. Qui sont les sauvages? Mais surtout pause des questions sur la faculté à tout Homme de céder à la violence, il place la sauvagerie en chacun de nous, il est cependant regrettable que cette accès à la barbarie de Ben soit aussitôt avorté. On aurait pu espérer plus de profondeur à l'égard de cette question qui aurait pu rompre l'équilibre du trio et remettre en cause l'amour de O pour ces deux hommes. Un amour idéaliste et imaginaire, elle n'aime pas Ben et Chon en tant qu'individu mais l'image qu'elle se crée, résultat de l'union des qualités de l'un et de l'autre.

Oliver Stone signe un thriller torride, bien mené avec une utilisation de la couleur primaire rendant à merveille la vie pop, acidulée de Laguna Beach mais les questions qu'il tente de poser ne sont que survolés et rend le film par moment aussi artificiel que les couleurs des paysages. Cependant il permet à Blake Lively plus souvent connu comme la starlette de Gossip Girl de ce montrer comme actrice véritable, et à Benicio Del Toro d'être jubilatoire en criminel exécrable.

Emma Boittiaux


The Walt Disney Company

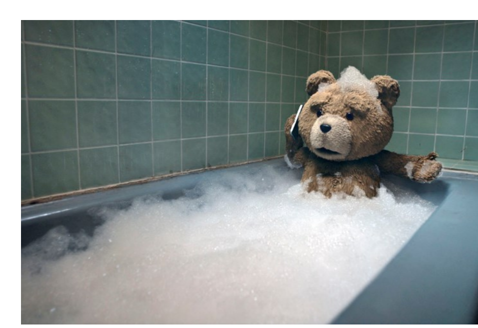
FRANKENWEENIE, de Tim Burton

Cette fois, c'est la bonne. On a vraiment l'impression de retrouver Tim Burton a son plus haut niveau. Frankenweenie c'est l'histoire de Victor, petit garçon américain, solitaire, passionné de sciences et amoureux de son chien, Sparky. C'est ce dernier qui est le personnage central du film, il va se faire écraser par une voiture, et le petit Victor Frankenstein, aidé par son professeur -très inquiétant- de sciences va avoir l'idée de le ramener à la vie grâce au pouvoir de l'électricité, attirant les jalousies de ses camarades de classe. Burton revient donc aux sources, en ressortant du placard le court-métrage du même nom sorti en 1984, cette fois ci avec des marionnettes, et en 3D s'il vous plaît. Frankenstein se transforme en film de monstres, pour notre plus grand plaisir, c'est un grand hommage à un cinéma d'horreur comme on en voit plus. On se plait même à adorer ce petit chien zombie et son maître. ***B.T***

STARS 80, de Frédéric Forestier et Thomas Langmann


Daniel Angeli / La Petite Reine

Stars 80, un film sur un pari fou qui est lui-même un pari fou. Qui a dit que les chansons des années 80 et leurs interprètes étaient has been ? Les réalisateurs **Frédéric Forestier** et **Thomas Langmann** ont bien compris que ce n'était pas le cas en faisant d'eux les « héros » du film. Basé sur l'histoire vrai de la **RFM Party 80**, Stars 80 raconte comment deux fans des eighties, Vincent (**Richard Anconina**) et Antoine (**Patrick Timsit**), au bout du rouleau décident de produire une tournée avec leurs vraies idoles (dont voici leurs plus grand titres entre parenthèses, pour que vous les reconnaissiez) : **Desireless** (Voyage Voyage), **Jeanne Mas** (En Rouge Et Noir), **Sabrina** (Boys Boys Boys), **Images** (Les Démons de Minuit), **Cookie Dingler** (Femme Libérée), **Peter et Sloane** (Besoin de rien, envie de toi), **Lio** (Les brunes comptent pas pour des prunes), **Jean-Luc Lahaye** (Femme que j'aime), **Gilbert Montagné** (On va s'aimer), etc.. Ils partent donc en quête de ces stars oubliées et à force de persévérance passent des petites salles aux zéniths, jusqu'à un grand final au Stade de France ! Le scénario est bien sûr bien léger, mais il faut aller voir ce film comme si on allait voir un concert : applaudissements, chant et danse dans le public à la fin ! Même si certains n'étaient même pas nés à l'âge d'or de ces artistes, ce sont des tubes ancrés dans la culture qui sont joués et que l'on voit rassembler la foule à l'écran et dans la salle. Avec un bon humour et un casting pareil, **Stars 80** plaira à tous : nostalgiques ou pas, jeunes ou vieux, music-addicts ou non… En bref, c'est un film à voir entre amis ou avec ses parents, pour retrouver le petit grain de folie des eighties ! ***L.M***



TED, de Seth MacFarlane

C'est l'histoire d'un petit garçon, John, qui fait une nuit de Noel le vœu que son ours en peluche, Ted, devienne vivant pour être « son ami pour la vie ». A son grand bonheur, le vœu se réalise. Mais presque 30 ans plus tard la magie n'y est plus pour le duo entre le travail, la copine Lori, et leurs beuveries et fumettes permanentes. Pour recoller les morceaux de sa vie alors que Ted le pousse à la débauche et que son couple explose, John décide de se séparer de ce dernier pour « quitter l'enfance ». Mais c'est sans compter l'arrivée de fans psychopathes de l'ours vivant qui vont le kidnapper… Avec beaucoup d'humour, ce film est bien pour rigoler et passer un bon moment entre amis mais cela ne va pas plus loin. C'est souvent trop lourd, voire gênant quand on arrive à mixer des call-girls avec de la drogue, de l'alcool à flot et de la m*rde sur le plancher… N'emmener surtout pas votre petite sœur fan de Winnie le voir ! Le réalisateur, Seth MacFarlane, aurait du en rester à ses séries à succès comme *American Dad*. En effet, l'histoire est aussi grandement prévisible, tirée par les cheveux, mais il faut avouer que l'ensemble est assez bien construit pour regarder le film en entier malgré ses défauts. Et tant mieux, car le moment le plus drôle du film est dans la chute des 15 dernières secondes qui permet de sortir du cinéma avec un petit fou rire. A voir entre amis uniquement quand on s'ennuie ! ***L.M***

LITTÉRATURE

Dr Mendes ou le journal de Geller — Partie 3



20 juin 1940

Le 18 juin ma mère est venue me réveiller en me portant mon petit déjeuner au lit. Elle m'a embrassée tendrement, et m'a chuchoté à l'oreille : « Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années. »

C'est de Corneille.

J'ai la meilleure mère du monde et je sens que je peux bien vieillir, pour elle je serais toujours son bébé. Je ne le dis pas, mais ça me rassure. Elle est comme les tartes au chocolat qu'elle prépare.

Je me suis levé bien tard (10h !) et … Mes cousins étaient là, dans leurs beaux habits.

Ce n'est pas parce que c'est la guerre qu'on m'empêchera de fêter la naissance de mon fils comme il se doit, a dit mon père. Ils m'ont offert mon premier costume d'homme. Pour lui, au contraire, je vois bien qu'il aime que je vieillisse, comme si ça me rapproché de lui.

Je dois dire que cette réunion m'a fait du bien, même si l'absence de ma grand-mère, était encore plus présente...

Mes cousins sont remontés et parlent de résistance. Alain m'avait dit d'être à l'écoute de la radio car le Général de Gaulle devrait parler ce jour. Mes cousins veulent agir, ils ont 18 ans maintenant et ce sont des hommes. Nous n'aimons pas le Maréchal dans cette famille, mais interdiction d'en parler car ma sœur est petite et à l'école, elle chante tous les matins une chanson à sa gloire.

En début de soirée nous avons entendu le Général de Gaulle et un immense espoir nous a envahit, ça faisait longtemps que ce n'était pas arrivé. Le jour de mon anniversaire sera dorénavant doublement fêté. C'est bête mais j'en suis fier !

Alain me dit qu'il va rejoindre cette résistance, qu'en tant que journaliste il n'a plus aucune liberté, et qu'il n'en peut plus. Que ce Maréchal est un traître et qu'il nous a traîné dans la boue.

L'avenir, s'il existe, nous dira qui a eu tort, moi je crois qu'il a raison.

30 juin 1940

Hier, le gouvernement a quitté Bordeaux pour Vichy… je ne sais pas ce que ça veut dire, mais c'était un vrai chambardement en ville.

Les journées se passent et je dois dire que je n'ai pas le temps de m'ennuyer. La boutique marche de plus en plus mal… la moitié de client en moins. Mon père s'inquiète de voir ses économies fondre. J'essaie de faire ce que je peux et me suis mis à vendre le vin de mon oncle en faisant du porte-à-porte. Je ne suis pas mécontent de moi.

Aristides de Sousa Mendes diplomate portugais, en poste à Bordeaux est venu cet après-midi se faire faire plusieurs costumes. Mon père n'a pas arrêté de faire ses louanges au repas. Il me dit que c'est notre chance de suivie car il pense qu'en tant que juif, nos jours sont comptés. Il me parle franchement depuis quelques jours et me demande de ne rien dire ni à ma mère, ni a ma sœur. Sa confiance m'honore mais j'ai de plus en plus peur.

5 août 1940

Je n'ai plus le temps d'écrire. Mes journées sont bien remplies. Tous les matins ma mère veut que j'étudie. Je lis beaucoup. Puis l'après-midi j'arpente les rues pour vendre le vin de mon oncle. Je tire pendant des kilomètres une carriole bourrée de bouteilles pleines, ensuite, je vais récupérer les bouteilles vides, puis, à peine rentré, je cours chez Alain. Sa femme est revenue de l'hôpital très affaiblie et je m'occupe des enfants. Vers 21h30, je rentre enfin et… je dors.

Alain m'a dit que le 20 juin, un certain Étienne Achavanne, a prit l'initiative de saboter des lignes téléphoniques allemandes. Il a été fusillé le 4 juillet près de Rouen. C'est un héros, la résistance, c'est ça.

Mon père parle d'émigrer en Amérique, mais mon grand-père dit qu'il n'en aura pas la force mais qu'il faut que nous partions… sans lui. Je ne peux l'imaginer.

Le Général de Gaulle a été condamné à mort par contumace le 2 août m'a dit Alain. Il dit que cette fois-ci, on ne peut plus rien attendre du gouvernement de Vichy… Ce sont des traites dit-il. Mon père dit la même chose et comme d'habitude j'ai la peur qui me noue le ventre. J'ai honte de moi, quand deviendrai-je courageux ?

L'ambiance est sombre et presque palpable. Plus beaucoup de rires dans la maison. Nous sortons que lorsque c'est nécessaire. Plus de plage, ni d'amis. Plus que de l'angoisse, de la solitude.

13 Septembre 1941

Un an sans toucher mon journal. Ce mois-ci est un vrai cauchemar. La vie devient dure et nous subissons les injures, voilà qu'on nous demande de porter une étoile jaune!

Il y a eu des rafles de juifs en mai à Paris, il paraît qu'ils ont été convoqués à la préfecture de police. Plus de 3500 personnes !

Maintenant, tous les juifs doivent porter une étoile jaune sur leurs vêtements?

Ce soir, avec Alain, nous avons discuté de la question de l'étoile. A ce moment-là, j'étais décidée à ne pas le porter. Je considérais cela comme une infamie et une preuve d'obéissance aux lois allemandes. Puis ce soir, tout a changé à nouveau, je trouve que c'est une lâcheté de ne pas le faire, vis-à-vis de ceux qui le feront. Je veux faire la chose la plus courageuse et ce matin ma mère nous l'a cousu sur nos vêtements.

Mon Dieu ,je ne croyais pas que ce serait aussi dur. Je l'ai portée la tête haute, et j'ai bien regardé les gens en face. Ils détournaient les yeux. C'est dur. Le plus pénible, c'est de rencontrer ceux qui la porte. Ma soeur, ma mère, mon grand-père. C'est si humiliant d'être ainsi considéré… comme le bétail que l'on marque au fer rouge.

Et puis mon père s'est mis en colère et il nous a arraché les étoiles de nos vêtements. Je dois dire que je suis soulagé.

25 novembre 1941

Je tiens la boutique avec mon grand-père, Il semble si vieux depuis que ma grand-mère est partie et il s'endort dans l'après-midi. Je le laisse se reposer. Mon oncle est passé ce week-end pour voir si tout allé bien. Je continue à vendre ses bouteilles, mais maintenant, j'ai des clients réguliers et mon travail est plus vite fait.

Et puis hier mon père est rentré en nous disant que cette fois-ci, il nous faudrait bientôt partir en prenant le moins de chose possible.

Il était accompagné d'un homme, un réfugié qui a visité une exposition qui se déroule actuellement à Paris et qui a griffonné un petit dessin racontant qu'il a vu.

Un certain Georges Montandon, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris et auteur du livre « Comment reconnaître le Juif » est à l'origine de ce travail. Un communiqué de presse affirme que cette exposition a pour but de révéler aux Français les signes caractéristiques de son ennemi né. Après Paris, cette exposition devrait venir a Bordeaux. Il nous a dit qu'il avait vomi en sortant. Nous ne pouvons plus fermer les yeux, notre vie est belle et bien en danger. Mon grand-père est d'accord aujourd'hui pour nous accompagner. Il faut prévenir mes cousins et mon père va demander de l'aide au diplomate portugais qui est venu à la boutique.

Ma mère a commencé à ranger tout ce qui est précieux à ses yeux. Elle descend à la cave, les petits meubles, sa

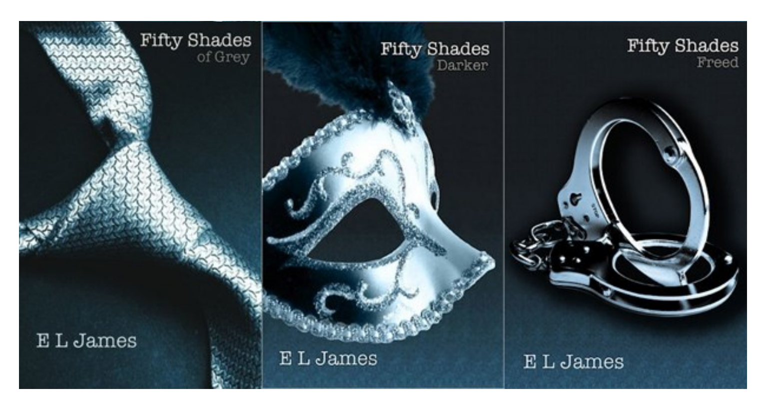
Mon père est parti prévenir mon oncle et il devrait revenir avec eux.

Thibault Comte

Fifty Shades, ou la trilogie à controverse

Quand les tabous éclatent...

Quand la rentrée littéraire rime avec scandale littéraire, Maze monte au créneau et vous livre sa propre version des faits. Voici donc une critique du tome *Cinquante nuances de Grey,* le premier d'une trilogie signée EL James qui s'annonce fracassante dans le monde entier.



''***R****omantique, libérateur et totalement addictif, ce roman vous obsédera, vous possédera et vous marquera à jamais*'' voici ce qu'annonce la quatrième de couverture de l'édition française parut le 17 octobre dernier aux éditions Lattès. Autant dire que la couleur est annoncée, la passion est à l'ordre, et bien entendu, il ne s'agit pas de passion sage, sans quoi ce roman de 551 pages n'aurait sans doute pas eut un retentissement mondial. Mais si vous suivez un temps soit peu l'actualité littéraire, vous remarquerez qu'une mer d'encre virtuelle coule déjà sur l'histoire de la jeune Anastasia Steele, étudiante en littérature à Vancouver et son amant de premier ordre, Christian Grey, un richissime homme d'affaire et sado-masochiste à ses heures perdues, *et dieu sait qu'elles sont nombreuses!* Entre les critiques acides des littérateurs convaincus qui crient haut et fort que le style d'écriture d'Erika Leonard James est déplorable, et celles des Puritains *(entre autre)* qui s'insurgent contre le thème scandaleux de l'intrigue, il n'est pas aisé de se faire une idée objective du roman. L'unique solution, au grand dam du Figaro, est encore de le lire !. C'est donc ce que nous avons fait, et de manière privilégié puisqu'il ne faut pas oublier que les rédacteurs ici sont jeunes, et que l'héroïne principale côtoie nos âges, ce qui facilite l'adaptation.

Suivant le parcours d'Ana Steele, nous assistons à sa rencontre avec l'énigmatique Mr Grey dans le cadre d'une interview pour le journal de l'Université dont le ténébreux est l'un des généreux mécènes. Cela occupe les premières pages du roman, oui on ne perd pas de temps chez Mme James ! D'entrée de jeu, Anastasia apparaît comme une blanche colombe, un peu niaise et surtout très maladroite puisqu'elle tombe lamentablement à quatre pattes devant son futur maître qui la scrute de ses ''*yeux gris et vifs*''. Ces maladresses que l'auteure se plait à exagérer dénote bien la tonalité du livre, tout ici est spontané, appartient au royaume des sensations et c'est en partie pour cela que le style d'écriture prend des libertés avec les formes archaïques et bien pensantes. Oui , parfois l'oral se mêle à l'écrit et l'on peut trouver des termes comme ''*wahou*'', ''*putain*'' ou alors ''*bouffe*'' ce qui fait s'en froisser les costumes des académiciens, mais c'est justement dans cet alliage de spontanéité et de langue commune, que toute la force évolutive de la relation très fusionnelle prends corps entre les deux êtres, ces Icares voltigeant à chaque pages plus près du soleil obscur de ce très Platonicien entendement, cet enchaînement consentant qui les lie l'un à l'autre dans des positions de dominant et de soumise, comme en témoigne le contrat de soixante pages que cette chère Ana va devoir signer pour poursuivre sa relation avec Christian. Mais ce que nombre de journaliste et critiques ont omit dans leurs critiques acerbes, c'est le caractère passionnel qui anime les personnages. Il ne s'agit pas d'un sado-masochisme froid et purement sexuel retraçant la corruption d'une innocente aux mains d'un héros bestial, mais d'une histoire charnelle brutale qui révèle les protagonistes dans des positions bien connues. Ainsi l'on retrouve l'homme, le grand torturé, froid, traumatisé par un passé difficile puisqu'il fut adopté à 4 ans par une famille exemplaire et à laquelle il tente d'appartenir, en vain, et de l'autre côté, la jeune femme rêveuse, fraîchement née au monde, qui découvre le plaisir dans ses tournures les plus sombres et qui meut par un sentiment maternel foudroyant, tente de guérir l'élu de son pauvre coeur, jusque là, vierge. Et c'est en cela que le récit se colore de ces fameuses 50 nuances de Grey, qui font référence au nom de Christian, mais aussi à sa folie qu'il décline en autant de variantes, sensible à son lunatisme écrasant. Vendu à plus de 50 000 exemplaires depuis le mois d'avril, cet ouvrage a battu les ventes d'Harry Potter et a visiblement de beaux jours en perspective devant lui puisque 2 autres tomes, *Cinquante nuance plus sombres*, et *Cinquante nuances plus claires* sont prévus. Son auteur, Erika James, ex présentatrice pour la télévision britannique et mère de famille de 49 ans aurait même déjà vendu les droits à Kelly Marcel, la réalisatrice de la série Super Nova, pour une adaptation sur grand écran.

L'actuel incontournable des étals littéraires est donc ce récit fruit d'un an de travail, et peignant une relation ''*masochistement correcte*'', puisque jamais très poussée, qui ravit si l'on en croit les critiques, les adeptes du ''*Mommy Porn*'', soit littéralement ''*le porno de maman*'', nouvelle tendance qui ne peut que faire sourire lorsque l'on sait que la source principale d'inspiration de ce pavé incandescent n'est autre que la relation très particulière unissant Bella à Edward dans Twilight. Que Jeanne de Berg se rassure, le sado-masochisme littéraire pur et dur n'a pas encore trouvé de vraie relève !

Marine Roux

Le Trône de Fer, nouvelle coqueluche des librairies et des chaînes télévisées ?


HBO

Depuis quelques temps, les séries littéraires adaptées au petit écran étaient assez répétitives. Entre les crocs des gentils morts vivants de *Vampire Diaries*, et de leurs équivalents plus machiavéliques de *True Blood* -séries toutes deux adaptées respectivement des livres *Le Journal d'Un Vampire* (LJ Smith) et *La Communauté du Sud* (Charlaine Harris)- nous pouvions également apercevoir les célèbres enfants gâtés de la Jet Set New-Yorkaise dans *Gossip Girl* (*Gossip Girl*, Cecily Von Ziegesar), ainsi que suivre les intrigues de nos quatre petites menteuses favorites dans *Pretty Little Liars* (*Les Menteuses*, Sara Sheppard). Tout cela dans un univers assez adolescent dans l'ensemble, où le lycée nous fait rêver avec ses casiers oversize, et les quaterbacks de l'équipe de football qui côtoient de jolies cheerleaders. Si on passe sans malaise des crocs à la famille Waldorf, les thèmes abordés restent souvent les mêmes. C'est donc un défi de changement qu'à voulu se lancer HBO, en adaptant Le Trône De Fer, série fantasy à succès de Georges RR Martin sur petit écran. Challenge réussi, avec ***Game of Thrones*** donc, la toute nouvelle série médiévale/ fantasy d'HBO, puisque elle à réuni plus de quatre millions de spectateurs pour le final de la saison 2 le 19 octobre 2012!

Mais qu'est-ce qui plaît autant dans "Game of Thrones" ?

Tout d'abord, c'était déjà avant sa médiatisation une série littéraire qui comptait sa communauté de fans à elle, impatients de voir la série se concrétiser. Si pour les sériephiles elle ne date que de début 2012, elle est déjà culte pour les amateurs de fantasy, qui connaissent bien le continent imaginaire de Westeros ainsi que les familles royales qui le peuplent. Car c'est ce qui plaît dans Game of Thrones, aussi, les intrigues politiques entre les familles royales du Royaume des Sept Couronnes, qui s'arrachent le trône de fer, symbole du pouvoir absolu, à coups d'alliances et de rébellion. Dans ce royaume fictif qui pourrait nous rappeler l'Europe médiévale, nous nous attachons aux nombreux personnages, vieux où jeunes dont nous suivons les aventures lors de chaque épisode. Bien que jugée trash par beaucoup de critiques (sangs et scènes violentes parfois nombreuses...) sur certains points, Game of Thrones plaît aux gens qui veulent sortir de l'engrenage télévisé des séries banales, qui contiennent parfois un peu trop d'eau de rose. Le mythe et les créatures fantastiques sont présents, juste assez pour que la série ne tombe pas dans le cliché, avec des magiciens qui lancent des formules toutes les cinq minutes. Loin d'avoir déçu sa communauté de fans, les paysages de Game of Thrones nous semblent plus réels que fictifs (et à juste titre, car la plupart du tournage s'est réalisé en pleine nature!), à l'image de tous les autres diverses forteresses, châteaux et palais, et les costumes et effets spéciaux sont finement réalisés, sans en faire trop, toutefois. Apportant une bonne dose épique et de suspense c'est des sensations toutes nouvelles que l'on découvre devant sa télévision.

Un autre atout majeur de la série, reste son casting compétent, qui donne profondeur et vie aux person-



nages de Georges RR Martin. Le challenge n'était tout d'abord pas si aisé que ça, lorsque l'on voit à travers les livres tous les détails concernant la psychologie et les sentiments de chaque personnage. Mais encore une fois, les producteurs de la série ont tout bon! Nous retrouvons des personnes vraies, auxquelles on peut s'attacher ou se reconnaître. C'est une série avant tout humaine, où les Hommes ne sont pas divisés en "bons" et en "méchants", et chaque personnage apporte son lot de surprises. En bref, on évolue avec eux. Si on note la préférence de David Benioff et de DB Weiss pour les acteurs anglais, on retrouve cependant des acteurs déjà connus du grand public comme Sean Bean (*Le Seigneur Des Anneaux*), Natalia Tena (*Harry Potter*), Natalie Dormer (*Les Tudors*) mais aussi la grande révélation de la série, la jeune et talentueuse Emilia Clarke.

C'est donc une grosse réussite pour HBO, qui à d'ores et déjà démarré le tournage de la saison 3. Pour la série littéraire, elle non plus n'est pas encore terminée, puisque ce début d'année scolaire à également vu la sortie du tome 14 des aventures des habitants du Royaume Des Sept Couronnes. La saga du Trône De Fer a encore de beaux jours devant elle! Il est donc temps pour vous de découvrir ou de redécouvrir Game of Thrones, autant à l'écran que dans vos librairies, tout en attendant la diffusion de la Saison 1 qui devrait bientôt arriver sur Canal + !

Rachel Portanier

Lemony Snicket, le retour

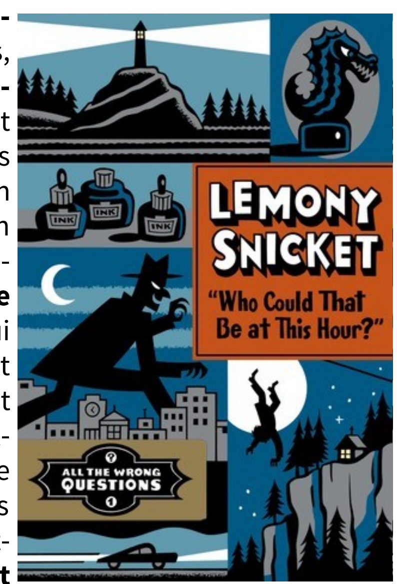


L'auteur Lemony Snicket vous rappelle-t-il quelque chose ? En creusant au fond de votre enfance, peut-être vous souvenez-vous de l'auteur énigmatique de la série ***Les Désastreuses Aventures des Orphelins Baudelaire***. Oui, cette série en treize volumes où il arrive toutes les malchances possibles à **trois enfants intelligents**, qui au fil des tomes plonge dans une complexe intrigue mêlant **sucrier, dossier confidentiel, chauffeur de taxi, initiales louches et incendies**, le tout dans une esthétique gothique victorienne rappelant presque Burton. Marquantes par leur marginalité que l'on retrouve à travers une absence de morale, de fin heureuse, de magie et de rationalité, ces *Désastreuses Aventures* ont su se faire une place dans la littérature de jeunesse, bien qu'une lecture trop souvent au premier degré et une traduction infantilisant l'oeuvre leur ait fait perdre une certaine crédibilité. Ces *Désastreuses Aventures* peuvent aussi vous rappeler l'adaptation cinématographique très libre mais dans l'ensemble réussie des trois premiers volumes, où la présence de **Jim Carrey, Meryl Streep et Jude Law** a permis à cette série de se faire connaître davantage.

Et derrière cette série, il y a le pseudonyme Lemony Snicket. Un simple pseudonyme au départ, avant que sans apparaître directement, Lemony Snicket devienne un **véritable personnage** : on a affaire à son frère et sa soeur, on le voit dans des photographies, et on finit petit à petit par comprendre son importante place. C'est d'ailleurs, outre les éléments cités plus haut, le stylé acéré de Snicket qui rend la série si particulière. En narrateur, il emplit les pages de **pessimisme** et de **cynisme**, et conjure le lecteur d'interrompre sa lecture tant elle contient des éléments effroyables. Et ceci tout en égarant souvent ses pensées vers une certaine **Beatrice**, dont on ne comprendra le lien avec l'intrigue que dans la dernière page du dernier ouvrage.

Ainsi, une fois le dernier tome des *Désastreuses Aventures* clôt, il est difficile de ne pas s'être attaché au personnage de Lemony Snicket, et de ne pas être un peu triste de ne plus avoir de livres aussi originaux à se mettre sous la dent. Certes, **Daniel Handler**, l'homme derrière Lemony Snicket, nous a délivré bien d'autres romans (pour adultes cette fois). Le recueil de nouvelles ***L'Amour adverbe*** par exemple, nous interpelle car il est aussi complexe que la série. ***Le Cercle des Huit***, lui, est un roman particulièrement **trash** où la narratrice (une ado dérangée et **sanguinaire**) a une façon de s'exprimer presque aussi déconcertante que Mr Snicket. Mais ces romans ne nous font pas oublier l'écrivain fictif de l'histoire des orphelins Baudelaire. Après de nombreuses rumeurs, Daniel Handler a bel et bien repris la plume de Snicket avec la série ***All The Wrong Questions*** (toutes les mauvaises questions) et un premier volume ***Who Could That Be at This Hour?*** (qui cela pourrait-il être à cette heure ?) paru le 23 octobre dernier. Ayant le livre entre les mains, je peux déjà vous dire de quoi il en retourne en attendant une traduction française.

Le récit se déroule **bien avant les *Désastreuses Aventures***, puisque Lemony n'a dans ce livre que **13 ans**. Nous y décelons donc une **différence nette** dans sa façon d'écrire. Bien plus jeune, et cette fois-ci narrateur de sa **propre histoire**, il est alors **beaucoup moins pessimiste** et fataliste que dans les précédentes oeuvres. Nous retrouvons cependant petit à petit, et avec grande joie, les **particularités** qui font que les romans de Lemony Snicket sont uniques, ne serait-ce que dans les images ironiques utilisées. Ensuite, au fil des pages, nous renouons avec de **nombreux éléments que l'on avait presque oubliés** : une ville, une certaine **organisation**, des **personnages** et un **mystère** que l'on avait laissé en suspens. (je n'en dirai pas plus...) L'auteur ne se contente pourtant pas de réutiliser les éléments ayant fait son succès. Des personnages complètement inédits apparaissent et sont **tout aussi attachants** que les anciens, avec des **traits de caractère** toujours particuliers et des **noms** rarement choisis au hasard. Le **cadre** mit en place est sans doute l'un des éléments les plus réussis : une **petite ville terne** vidée de la mer qui l'entourait, où tout est **triste, sans couleurs** et où la seule activité est l'exploitation cruelle de l'encre de **poulpes**. Tout est mis en place pour créer une atmosphère **malsaine et glauque**, et délaissant l'esthétique victorienne de sa précédente série, Snicket nous plonge tout droit dans les décors d'un **vieux polar en noir et blanc**. A ce vieux polar est bien sûr associée une **intrigue policière** assez bien ficelée, derrière laquelle un personnage à l'allure inquiétante se dessine progressivement. Quant aux **références culturelles**, l'un des points forts des *Désastreuses Aventures*, elles s'élargissent avec des clins d'oeil au **jazz** et aux **films noirs** sans délaisser la littérature tant vénérée par Lemony (Roald Dahl ou le *Seigneur des anneaux* comme il a 13 ans seulement).



Cette nouvelle série nous permet donc de **renouer avec tout ce qui crée la particularité du style *snicketien***, du **"culte à la culture"** jusqu'au **monde complexe et incertain** dont lequel on baigne. Six ans après *La Fin*, Daniel Handler a cependant voulu nous faire découvrir une **nouvelle facette de son univers**, en utilisant un **rythme** et des **couleurs** totalement **inédites**, que l'on peut préférer ou non à la série originelle. La traduction française n'est donc pas à manquer, pour ceux qui voudraient retrouver l'un des auteurs les plus excentriques de leur enfance, ou simplement ceux qui auraient envie de découvrir un écrivain si particulier.

Léo Gerlin

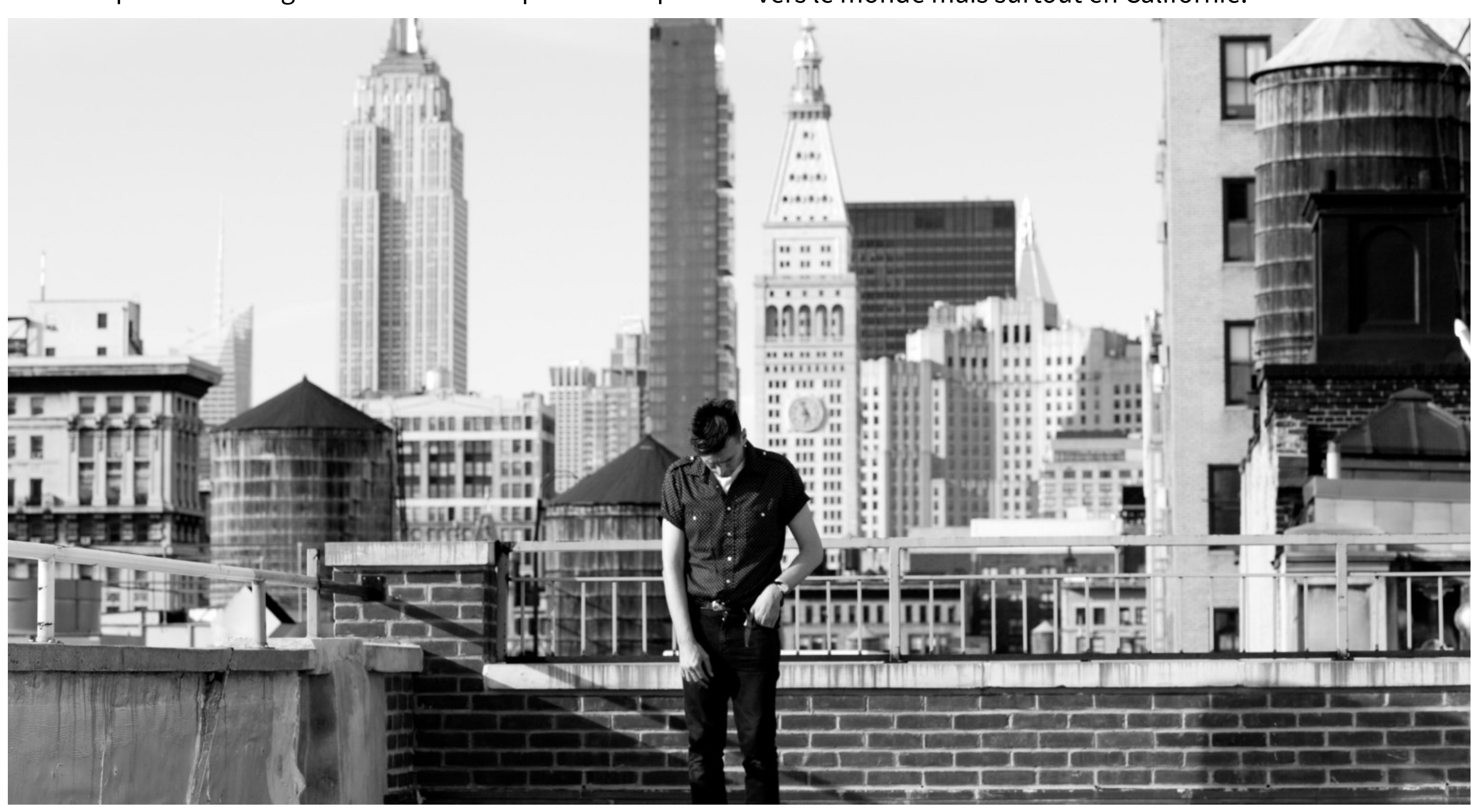
MODE

Hedi Slimane, le retour de l'artiste

Après l'évènement créé par la nomination de Raf Simons à la tête de la création chez Dior, voici une autre bombe lachée dans le monde de la mode et de ses grands patrons : Le grand retour d'Hedi Slimane dans la course folle des collections de prêt à porter haut de gamme, nommé à la création chez Saint Laurent. Mais qui est donc Hedi Slimane? Pourquoi le retour de cet homme fait il autant de bruit en cette période de révolution au sein du monde de la haute-couture?

L'aventure fashion d'Hedi Slimane commence en 1996, nommé alors directeur des collections chez Yves Saint Laurent par Pierre Bergé avant de devenir peu de temps après le directeur artistique de la griffe de luxe. Mais quelques années plus tard, en 2000, il quittera Yves Saint Laurent et déclinera en même temps la proposition de reprendre la marque Jil Sander pour finalement accepter le poste de directeur de la création chez Dior Homme. Il créé ainsi la nouvelle image de Dior Homme, qui deviendra même une tendance, une allure, un style à part entière. En effet, les silhouettes fines mais masculines, très soignées, les vêtements aux coupes cintrées et très androgynes feront de la silhouette Dior un véritable succès, qui descendra même dans la rue sous forme de jeans slims et trench masculins. Ainsi, en 2002, un artiste habillé par Hedi Slimane lors de ses concerts, qui représente à lui seul toute une culture d'extravagance et de style, précurseur de l'androgynie et du glam-rock, David Bowie, lui remettra le Prix International du Conseil des Créateurs de Mode Américains. Il habille également des artistes tels que Mick Jagger, Jack White, the Kills, The Libertines ou encore Franz Ferdinand.

Parallèlement à ses créations pour le monde de la couture, Hedi Slimane s'intéresse aussi à la photographie, qu'il expérimente alors à Berlin, mais aussi à Londres et Los Angeles, dans tous les endroits undergrounds et les salles de concerts, avec un style "noir et blanc" abstrait, comme on peut le voir dans son livre "stage" en 2004, qui sera repris ensuite par de nombreux reporters de la culture rock.
En 2007 Hedi Slimane quitte Dior Homme, afin de reprendre sa liberté et ainsi il refuse une proposition de LVMH qui lui financerait une griffe lui appartenant, pour ne pas perdre le controle de son propre nom. Il revient alors à la photographie et organise plusieures expositions à travers le monde mais surtout en Californie.



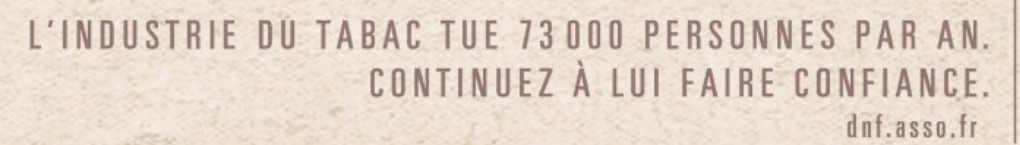
Il y a quelques mois Hedi Slimane a fait son grand retour dans le monde de la mode, chez Saint Laurent. Plus de 10 ans après son passage dans la même maison de couture, Hedi Slimane devra réimposer son style et renouveler le style Saint Laurent.
Sa première collection, printemps/été 2012, a posé les bases de ce style qui montre un véritable retour à l'esprit Saint Laurent des débuts de la marque, toutefois revisitée en version 2013, raccourcissant les pantalons,jouant avec les matières et en creusant les décolletés, le tout donnant une silhouette d'une élégance raffinée et sensuelle, très sombre et voilée, vêtue de mystère avec ces grands chapeaux masquant le regard des mannequins.

Jodie Blin



DITES NON AUX CONTREFAÇONS !

Ce serait dommage d'attraper un cancer de mauvaise qualité.



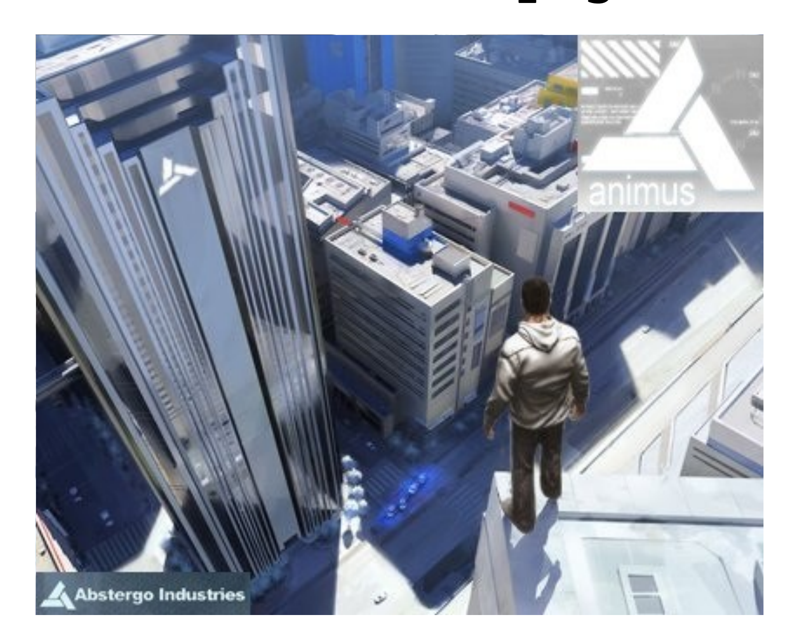


JEUX VIDÉO

Assassin's Creed 3 : Connor, Desmond et compagnie

Ha, les périodes de fêtes de fin d'années, époques bénies avec leur lots de publicités pour jouets, marchés de Noël et sorties de jeux vidéos exclusives, diverses et variées. Aujourd'hui nous allons nous intéresser à **Assassin's Creed 3**, enfant chéri des studios **Ubisoft** qui nous mènent depuis 2007 sur les traces des glorieux **Assassins** du passé, ancêtres de **Desmond Miles**, jeune barman des temps modernes enlevé par la société pharmaceutique **Abstergo** qui se révèle en fait être une façade légale qui cache les actions de templiers des temps modernes dans leur quête de pouvoir. Mais que nous réserve ce nouvel opus qui sort le **30 Octobre** pour nos amis **Nord-Américain** et le **31 Octobre** dans nos consoles Européenne? Nous allons voir ça tout de suite ! Dans le premier épisode de cette saga, nous avons pu suivre les aventures d'**Altaïr Ibn La-Ahad**, jeune maître **Assassin** déchu à la suite du viol du crédo sacré des **Assassins** évoluer en **Terre Sainte** à l'époque de la **Troisième Croisade**, dans le second opus et les deux volets suivants, nous avons pu suivre **Ezio Auditore Da Firenze**, fils d'un noble **Florentin** qui héritera des effets de son père suite à son décès. **Ezio** nous a conduit depuis **Florence** jusque dans les **Cappadoce** au cours de son ascension au rang de **Grand Maître des Assassins** depuis 1476 jusqu'à la découverte de la dépouille de son aïeul **Altaïr** dans une crypte du **château de Masyaf** à **Damas**. Maintenant il est temps de changer d'époque, ce troisième opus nous propulsera en pleine guerre d'indépendance **Américaine** entre 1753 et 1783 alors que le jeune **Connor Kenway** voit son village détruit par des colons **Anglais**, ça donne tout de suite le pitch et on sait maintenant que ça sera le sang des Anglais qui sera versé cette fois-ci. Tout ça pour une pomme!

Car oui mes amis! Cette fois-ci il sera encore question d'empêcher les **Templiers** de mettre la main sur un ancien **Artefact** venu des civilisations première appelée **la pomme d'Eden**, capable d'exercer un pouvoir immense quand elle est utilisée. Et toutes ces actions seront à faire sous le feu ennemis autant du côté de **Connor** que de **Desmond**, car ce troisième **Assassin's Creed** sera en effet celui qui clôtura l'histoire en nous montrant la victoire de l'un ou l'autre des camps, **Assassins** contre **Templiers**, liberté contre domination. Côté rencontre, nous serons en pleine révolution, ce qui signifie que nous auront affaire à des grands noms de l'histoire de l'indépendance **Américaine** comme les **Pères Fondateurs** dont **Benjamin Franklin** et **Georges Washington**, mais il y aura aussi du Cocorico dans l'histoire car n'oublions pas que le **Général Gilbert du Motier de La Fayette** aura joué un rôle non négligeable dans l'histoire de l'indépendance, donc comme vous l'aurez compris, nous aurons pas mal de belle rencontre à faire tout au long du jeu, et pas uniquement des rencontres de



courtoisies car ne l'oublions pas, les gorges des méchants se vont pas se trancher toute seules! Grande nouveauté pour ce jeu, c'est quand même les immenses batailles sur terre et navales avec des ennemis gérés par le tout nouveau moteur graphique **Anvil Next**, un bébé mis au point par **Ubisoft** et qui poussera très certainement nos consoles de salon dans leur dernier retranchements. **Connor** devra se battre contre un environnement hostile, bestiole, saisons et Anglais seront de la partie, mais pour tout ça, il y a tout un arsenal à la disposition de notre héros, **Tomahawk**, **Arc**, **Pistolet** et bien entendu, la fameuse **lame secrète**, tradition des Assassins oblige.

Et Desmond dans tout ça?

Desmond sera lui aussi le personnage-clé de cette aventure étant donné son rôle de "sauveur de l'humanité" en mettant des bâton dans les roues des **Templiers** des temps modernes, rappelez-vous, nous l'avons laissé à l'arrière d'une camionnette alors qu'il émergeait du coma après avoir été sauvé par le **Sujet 16**. Il refera une dernière plongée dans les souvenirs de son ADN pour localiser un sanctuaire qui pourrait contenir un objet salutaire. A noter que ce jeu bénéficie encore de la partie **multijoueur en ligne**, ce qui n'empêchera sûrement pas ce bébé vieux de deux ans et qui conclura la série des **Assassin's Creed** d'être inscris dans les annales des jeux avec un gameplay innovant et une histoire qui aura tenu les aficionado du genre. Il ne nous reste donc plus qu'à prendre nos manettes et vivre encore et une dernière fois, une expérience hors du commun.

Le jeu sera bien entendu disponible sur **Playstation 3**, **Xbox 360**, **PC** et **WiiU** et plusieurs packs collectors sont disponibles avec des tonnes de goodies tous aussi bien fait les uns que les autres, et il très probables qu'à l'heure ou vous lirez ces lignes, je serais assis dans mon fauteuil à jouer à cet excellent jeu qui donne à réfléchir sur l'histoire et l'humanité.

Gianni Santangelo



ART

Essai sur la représentation de l'Enfer

Ma réflexion sur l'enfer s'est axée sur sa représentation symbolique aux travers de la déformation du visage, expression de la douleur, de la souffrance et de la peur. L'inspiration m'est venu du film-documentaire l'Enfer d'Henri-Georges Cluzot de Serge Bromberg sorti en décembre 2009. Dans les images clés du réalisateur, plusieurs déformations sont rapportées sur l'expression de l'enfer, de l'envahissement de l'enfer sur les traits, les formes que vont prendre les figures. Cette symbolique du visage grimaçant, étrange, inquiétant qui tourne autour de la bouche ouverte qui semble tour à tour vouloir avaler, soit crier, m'a posé question. Observe-t-on ailleurs cette étroite relation entre l'enfer, "une gueule grande ouverte", des sourcils torturés, mâchoires défigurées et crânes tordus?

Dans un premier temps j'ai découvert ces stigmates de l'enfer dès le Moyen-Age et ils m'ont conduit jusqu'au XVI ème siècle. Trois évocations illustrent ma recherche. Tout d'abord un bas relief du XIIème siècle représentant "la gueule de l'enfer" sur le tympa de la Cathédrale de Strasbourg, troisième registre à gauche. Puis deux siècles plus tard, le roman de Fauvel, suivi de la gueule de l'enfer des Jardins de Bomarzo. Dans la seconde partie nous rejoindrons l'époque contemporaine grâce aux œuvres de Bacon dans son étude du Pape Innocent X de Velasquez, Munch et son Cri puis Henri-Georges Cluzot et son équipe qui ont travaillés sur des représentations filmées traduisant les ravages de l'enfer, par des déformations du visage. Enfin j'exposerais ma conception de l'enfer. Ma vision de l'enfer n'est pas ce que l'on peut apprendre avec ces définitions mythologiques de Dante ou Virgile par exemple, mais "l'expression" de ce dernier. La douleur, la peur pénètrent l'âme humaine et s'expriment par une déformation unique du visage. Le visage étant élément de lecture permettant d'illustrer l'enfer.

Dès le christianisme l'homme de va cesser de construire ses valeurs humaines autour des diverses scènes de la passion du Christ. Ce sont celles-ci qui sont sculptées sur le tympan de la Cathédrale Notre Dame de Strasbourg qui jusqu'au XIXeme siècle sera la construction la plus haute du monde, encore aujourd'hui la Cathédrale la plus haute de France. Victor Hugo en parlera comme du "prodige du gigantesque et du délicat". Un bas relief (le troisième registre) présente une grande gueule ouverte où l'on peut voir un condamné bouillir dans une marmite retenue par une énorme langue de feu.

C'est la représentation de pendaison de Juda, que l'on visualise à gauche de la gueule ouverte. La tragédie du christianisme. Suite aux destructions de la Révolution française, il a été ajouté, un personnage réputé en Alsace: "Gamil Blosarch". C'est une allusion faite à un évêque pédéraste qui abusait des enfants de chœur et qui fut mis au ban de la ville. Sur ses fesses dressées en l'air, se tient un jeune garçon en train d'uriner. Les pattes palmées de l'évêque symbolisant la perversité. On aperçoit la figure grimaçante de l'évêque et le visage tourmenté de l'enfant. Le bourreau et la victime sont ainsi étrangement réunis autour de visages déformés par l'Enfer.



Bas Relief, Troisième Registre de la cathédrale Notre-Dame de Strasbourg.

Au Moyen-Age, Gervais de Bus va entre 1310 et 1314 dénoncer la corruption de l'église et du roi de France Phi-



Une des illustrations de l'Histoire de Fauvain

lippe IV en écrivant une histoire satirique: Le roman de Fauvel. Fauvel est un acronyme des six principaux péchés: F pour la flatterie, A pour l'avarice, V pour vilénie (U typographié en V), V pour variété (inconstance), E pour l'envie et L pour la lâcheté. L'illustration choisie est extraite d'une des variantes du roman de Fauvel intitulé l'Histoire de Fauvain composé de quarante dessins au trait légendés par Raoul le Petit.

J'ai trouvé en ces illustrations la représentation de la gueule de l'Enfer où les âmes se lamentent. On peut y voir le profil d'un monstre animal avalant des individus apeurés, aux yeux exorbités, tout comme le monstre. Individus conduits par le Diable, complice de l'Enfer. Ici aussi, bourreau et victimes sont réunis par des déformations de la physionomie des personnages, notamment le regard, l'œil exorbité, le sourcil menaçant de l'Enfer face aux sourcils effondrés des victimes et enfin toujours, cette bouche béante et dévorante.



La Gueule de l'Enfer dans Jardin des monstres, Jardins de Bomarzo

Enfin pour clore cette première partie je me suis arrêté sur cette sculpture monumentale de la gueule de l'Enfer, dans le bois sacré des jardins de Bomarzo et créés par Pirro Ligorio à la demande de Viscino Orsini entre 1550 et 1580. Il est intéressant de noter que le jardin a été conçu en hommage à l'amour perdu de son épouse. Cette imposante et effrayante gueule de pierre se trouve dans le jardin des monstres, qu'il faut comprendre avec son sens latin *monstrare* qui signifie *ce qui montre et démontre*. Pour moi il était évident que ce qui se trouvait montré et démontré ici était une entrée possible des Enfers. Viscino Orisini avait-il peut-être les mêmes intentions qu'Orphée en construisant cette entrée. Le visage déformé prend ici toutes ses dimensions. La bouche distendue, cernée par le sillon nasal de part et d'autre, met en relief la proéminence des pommettes. Elle s'ouvre avec le dessin (dessein) d'une porte inquiétante, surplombée par deux uniques dents émoussés, repoussant le danger à ce qu'on va découvrir. Les narines dilatées laissent ressentir le souffle de l'Enfer. Les yeux écarquillés son énuclées et symbolisent le vide. Ce sont cinq trous, passages qui nous invitent vers l'Empire des Morts et des Ténèbres.

A plusieurs siècles de distance et utilisant des techniques différentes, pour des intérêts religieux, satiriques ou sentimentaux, l'enfer est représenté avec une cohérence troublante. La gueule ouverte de la Cathédrale ajoutée au profil de Fauvel se matérialisant dans la sculpture des Jardin de Bomarzo, Retrouverons-nous cette cohérence dans les siècles suivants?

En 1893, Munch écrit: "Je me promenais sur un sentier avec deux amis, le soleil se couchait, tout d'un coup le ciel devint rouge sang, je m'arrêtai, fatigué, et m'appuyais sur une clôture. Il y avait du sang et des langues de feu au-dessus de fjord bleu-noir et la ville, mes amis continuèrent et j'y restais, tremblant d'anxiété. Je sentais un cri infini qui se passait à travers l'univers" Grâce à ses notes, Munch montre la porosité entre ses angoisses intérieures et la vue d'un paysage effrayant. Je retrouve dans cette peinture la bouche béante, les yeux exorbités d'une souffrance intérieure infernale que l'artiste représente ici en choisissant cette déformation presque sonore du visage. Cette métamorphose du visage et exploitée dans le film Persepolis de Marjane Satrapi où l'on peut observer le personnage principal, Marjane, confronté à l'enfer du fascisme prendre la même figure.



Le Cri de Munch

Lorsque Bacon en 1953 s'attarde sur le portrait réalisé par Velasquez 300 ans plus tôt, s'expose la béance de la bouche ouverte en trou noir. Derrière une pluie de stries se distinguent plus les stigmates d'un visage torturé que le



Étude d'après le portrait du pape Innocent X par Velasquez, 1953
Huile sur toile, 153 × 118 cm

visage en lui-même. Étrangement, ces tableaux et esquisses du pape Innocent X seront rassemblés et commentés par l'écrivain Philippe Sollers sous le titre: "Les passions de Bacon", ceci en références à la Passion du Christ. Le lien vers les expressions de l'Enfer est de nouveau matérialisé par l'anamorphose de ces deux tableaux. A l'évidence ce cri glace d'effroi. Cette peinture est-elle l'expression de la gueule de l'Enfer ou des traits torturés du supplicié devant l'Enfer. Ces deux portraits montrent la même déformation.



Puis en 1964, lorsque le tournage du film "L'enfer" d'Henri-George Cluzot s'engage, sa priorité sera de faire travailler ses équipes sur les représentations possibles cinématographiques des visages tourmentés des acteurs devant la montée de l'Enfer et de la jalousie. Je trouve particulièrement évocateur les effets d'éclairages, d'ombres et de lumière, d'apports de couleurs sous la forme de colorisation sur les traits de Serge Regianni et Romy Schneider. Ceux-ci vont accentuer, voire modifier les expressions visuelles, jusqu'à faire disparaître l'œil pour laisser place au trou noir. Les accentuations et torsions des sillons du visage, feront dire à l'assistant chef décorateur du film que Serge Regianni a "une gueule de marron sculpté". Le cri d'effroi de Romy Schneider et sa main tendue qui essayent de mettre à distance l'Enfer.

J'ai grandit dans une famille humaniste et non pratiquante sur le plan d'une religion. De fait, ma conception de l'Enfer est terrestre. L'Enfer réside essentiellement dans la douleur des Hommes et se matérialise pour moi dans les stigmates de la douleur sur le visage. L'Enfer est au coin de la rue visible par exemple dans les traits ravagés d'une personne sans domicile fixe, ou écorchée par la drogue ou l'alcool.... Alors que presque deux mille ans séparent ces deux auteurs, j'ai été touché par leurs propos. Marc Aurèle dans *Pensées sur moi-même* vers 150 dit "Avant que tu parles , on doit pouvoir lire sur ton visage ce que tu vas dire" et Emmanuel Levinas dans *De Dieu qui vient à l'esprit* en 1982 écrit "Ce que je vois objectivement de l'autre c'est son visage, c'est ce que je vois d'abord. Au sens propre , dès l'abord. C'est à son visage que va s'adresser que va s'adresser mon regard (...) l'être humain est un visage. Avant d'être raison, travail, désir, animal politique, animal travaillant, animal artisan, tout homme, au sens générique, est visage". Les tourments des visages d'aujourd'hui n'ont rien à envier à ceux du passé par la douleur exprimée. Ils sont pour moi un miroir du possible et me plonge dans la terreur, dans la mort, dans le désespoir. J'ai vu l'Enfer, je l'ai vu dans le visage de mon meilleur ami le jour de la disparition accidentelle de son père. L'Enfer terrestre et Octave Mirabeau en 1699 dans *Le Jardin des Supplices* met les mots justes sur ce que je pense profondément: "Hélas! Les Portes de Vie ne s'ouvrent que sur de la mort, ne s'ouvrent jamais que sur les palais et sur les jardins de la mort. Et l'univers m'apparait comme un inexorable jardin des supplices. Partout du sang, et là où il y a plus de vie, partout d'horribles tourmenteurs qui fouillent les chairs, scient les os, vous retournent la peau avec des faces sinistres de joie..." L'enfer de la douleur physique, mais aussi de la douleur morale. La douleur que peut entrainer les passions humaines... l'amour pouvant être paradoxalement un enfer et encore Mirabeau: "Les lois et les institutions sociales, et la justice, l'amour, la gloire, l'héroïsme, les religions, en sont les fleurs monstrueuses et les hideux instruments de l'éternelle souffrance humaine."

Je vous invite à détourner le regard, à presque entrer en résistance pour ne pas rejoindre un univers de morts (vivants). Je vous invite à vous arrêter devant la porte que l'on ouvre pas. "Devant eux à quelques mètres, se dressait une porte aux dimensions titanesques. Elle était haute de plus de dix mètres, noir et lourde comme les siècles. Sur les deux battants en bronze étaient sculptés des centaines de visages défigurés par la souffrance et l'épouvante. Les sculptures ressemblaient aux ombres qui les avaient harcelées. C'était comme si le bronze les avaient faites prisonnières, bouches édentées, riant, bavant, criant de rage et de douleurs. Visages borgnes et mâchoires tordues, crânes cornus et langues de serpents. Toutes ces têtes, les unes sur les autres, empilées dans un horrible capharnaüm de dents et d'écailles, jaugeaient le visiteur et lui intimait l'ordre de ne plus faire un pas. C'était la porte que l'on ouvre pas, celle du monde d'En-bas où ne vont que les morts" Laurent Gaude - *La porte des Enfers* - Actes Sud, 2008.

Thibault Comte

Chambers ou l'improbable harmonie

Jeu de contraste, d'intensité et d'imagination, le travail de Tom Chambers est l'un des plus intriguant de ce vingt et unième siècle. Photographe arrangeur exposant en Europe et en Amérique principalement, l'artiste allie l'improbable et le réalisme avec une finesse exquise.



Sa nouvelle série de photographie nommée ''*Illuminations*'' vient de voir le jour en cette année 2012, voici donc le moment idéal pour découvrir ou redécouvrir ce talent venu de Pennsylvanie. Exposant principalement en Europe et en Amérique, Tom Chambers s'inscrit dans la lignée des artistes modernes qui usent des nouvelles technologies avec doigté. Son approche évoluant aux fil des découvertes graphiques et numériques, l'ancien designer et publiciste qu'il était à ses débuts dans les années 90 a fait place à l'actuel photo-monteur qui s'adonne à cette approche artistique depuis maintenant quatorze ans. Son univers s'articule autour de mises en scènes improbables mais jamais dérangeantes, où tous les éléments, bien qu'éloignés de leur usages communs, entrent en parfaite harmonie dans la composition de ces images, puisque le terme de photographies ici n'est plus approprié. Baignant ces scènes d'une lumière douce qui rappelle bien souvent celles habitant les toiles de la Renaissance, et notamment celles de Taddeo Gaddi et Giotto di Bondone, ses maîtres de l'époque, l'originalité de Chambers tient en des nuances elles aussi improbables, entre contraste impossibles comme dans ''Blue fox'' où le sol semble irradier à contrario du ciel, et ces gammes chromatiques à peine enfuies de l'imagination qui laissent s'achever d'eux

mêmes les contours des objets sensibles, rendant des airs d'infinis aux perspectives ainsi désamorcées.

Absorbée par la recherche d'une esthétique de la subjectivité, chaque œuvre de Chambers peut être prise indépendamment des autres, et recèle de plusieurs interprétations. Cette liberté d'appréhension est une des caractéristiques à laquelle l'artiste accorde le plus d'importance, d'autant plus que cette série est, comme l'indique Chambers dans une interview ''*about aesthetics and personal meaning, and less about socio-political ideas*'' ''*tournée vers l'esthétique et le sens personnel, et moins vers les idées socio-politiques*'', thème qui l'avait inspiré jusqu'ici.



N'oubliant cependant pas ses origines et son enfance rurale, puisqu'il est né et à grandit dans une ferme, l'on retrouve dans les images de Chambers de nombreux éléments faisant référence à la nature, qu'il s'agisse d'arrières plans bucoliques où inquiétants, ou d'animaux en tout genre. Ces scènes placées dans des extérieurs très aboutis, mettent ainsi l'accent sur l'intensité faussement primaire du message délivré par l'artiste, où il convient de se laisser submerger par les émotions suggérées par cette harmonie de la discontinuité pour comprendre réellement la portée de l'oeuvre.

Résidant actuellement à Londres, Tom Chambers s'est vu récompensé de nombreuses fois pour son travail esthétique, et a même inspiré un duo d'artiste, Chris Calla (Death Cab for cutie) et J.Robbins (Jawbox, Burning Airlines) pour la création d'une de leur chanson ''Mercury'' basée sur la photo nommée Black dog's retreat, représentant un chien perché sur un canoë regardant une maison se faire engloutir par les eaux. L'image et le reste des séries de Tom Chambers est consultable sur son site officiel http://www.tomchambersphoto.com/.

Marine Roux



L'exposition Paris vu par Hollywood présente de façon inédite l'histoire d'amour et de cinéma qui lie Hollywood à Paris. Elle se déroule jusqu'au 15 décembre à l'Hôtel de ville de Paris. On y retrouve des extraits de films, des photographies, des décors et des costumes de nombreux films américains, depuis le cinéma muet jusqu'à Hugo Cabret en passant par Moulin Rouge et Da Vinci Code. La découverte des films procure toute sa dimension didactique à l'exposition. Il y a le Paris de la haute société mondaine dans les années 40, le Paris du Cancan dans les années 50 puis les tournages sur place ensuite.

Au delà de la simple promenade muséale, la question posée est celle de l'image de la ville à travers le cinéma. En effet, le Paris filmé n'est pas celui de tout les jours, bien au contraire, c'est un Paris idéalisé. Cette perversion de la ville, car c'est bien ici de ça dont il s'agit, construit un imaginaire propre au rêve et aux clichés, qui empêche à la fois de détruire et construire et en même temps nous donne envie de chercher ce que l'on voit dans ces films. On a l'impression que Paris se réduit à cinq clichés. En voyant Ratatouille qui rêve devant la Tour Eiffel, on est emporté aussi dans cette ville du romantisme et de la poésie. Que pensent alors ceux qui ont vu ces films et qui voient ensuite réellement Paris ? Cette question repose une question cruciale du cinéma. Réalité ou Fiction ? Puis on sort, il pleut, mais le décor est toujours là, oui, Paris est toujours là. On nous a vendu du rêve, rien ne nous empêche de le recréer.

Florence Bousquet